

Le Monde

Des Livres

Vendredi 27 mars 2009

Littératures : Ruth Rendell, Laurence Tardieu, Gerard Donovan... p. 3, 4 et 5

Essais : Klaus Mann, un exil de combat contre la barbarie p. 7

Rencontre : Belinda Cannone, à l'écoute des sons de la planète p. 8

Saskia Sassen sociologue « globale »

Connue pour ses travaux sur les « villes globales » – Londres, New York et Tokyo – où bat le pouls humain et financier de la mondialisation, Saskia Sassen enseigne à l'université Columbia (New York) et à la London School of Economics (Londres).

Aller à la rencontre de cette grande figure de la sociologie contemporaine, c'est faire connaissance avec une intellectuelle cosmopolite, invitée à siéger dans les plus grands concours internationaux d'urbanisme, et qui ne se départit jamais de la distance amusée propre à ceux qui sont, le mot est d'elle, « partout chez eux et partout des étrangers ».

Née en 1949 dans une famille polyglotte, éduquée à Buenos Aires et à Rome, entrée aux États-Unis illégalement avant d'y poursuivre ses études, Saskia Sassen se définit elle-même comme une « excentrique ». Le parcours de cette intellectuelle engagée, dont le premier manuscrit fut refusé par treize maisons d'édition, est fait de chemins de traverse.

Traversée des savoirs, entre sociologie, économie et sciences politiques. Traversée de son objet lui-même, cette globalisation qu'elle s'obstine à saisir par chacune de ses facettes, livre après livre : les parcours des migrants, les échanges monétaires entre entreprises, les structures des villes et, aujourd'hui, le destin ambigu des États. A rebours, à la fois, de l'essayisme des experts et du « radical chic » hypercritique, deux postures fréquentes dans ce champ d'études, Sassen n'ambitionne rien moins, dans son dernier livre, *La Globalisation, une sociologie*, que d'inscrire ce processus dans l'histoire des sciences sociales.

Gilles Bastin

Lire la suite page 6

HONGKONG. IMAGE EXTRAITE DE LA SÉRIE « MA PETITE AMÉRIQUE »/PATRICK MESSINA

Des nouvelles de Raymond Chandler

Il y a tout juste cinquante ans, le 26 mars 1959 mourait Raymond Chandler. Il laissait derrière lui Philip Marlowe, son personnage récurrent, devenu l'archétype du dur à cuire des romans noirs américains : le détective privé qui fume comme un pompier, soigne ses migraines au whisky et encaisse les coups avec une remarquable constance.

Avec le Sam Spade de Dashiell Hammett, Marlowe est sans doute le héros qui a le plus contribué à l'image du « privé » américain. Tout le monde se souvient de son incarnation, sous les traits d'Humphrey Bogart, dans *Le Grand Sommeil*, de Howard Hawks, en 1946, mais en fait, la quasi-totalité de ses aventures ont été portées à l'écran.

Raymond Chandler a peu écrit : une demi-douzaine de romans, vingt-cinq nouvelles et quelques scénarios pour Hollywood. La parution en un seul volume de l'intégrale de ses nouvelles, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa disparition, est un événement à plus d'un titre.

Si Chandler a toujours rêvé d'être écrivain, publiant articles et poèmes dès son plus jeune âge, c'est seulement à 45 ans qu'il a écrit sa première nouvelle policière.

Les ennuis, c'est mon problème de Raymond Chandler

Omnibus, 1 200 p., 29 €.

re. « Les maîtres chanteurs ne tirent pas », paru dans la revue *Black Mask*, marqua le début de sa véritable carrière. L'ensemble des nouvelles qu'il publiera pendant les dix années suivantes constituera à la fois son laboratoire stylistique et la véritable matrice de son œuvre.

L'élaboration de l'intrigue n'est pas le point fort de Raymond Chandler, et le lecteur a parfois du mal à s'y retrouver. Dans sa préface à ce volume, Alain Demouzon rappelle l'anecdote célèbre survenue pendant le tournage du *Grand Sommeil*. Howard Hawks avait envoyé un télégramme à Raymond Chandler pour lui demander quelques éclaircissements. Il

voulait savoir, en particulier, qui avait bien pu balancer au fond de l'eau le chauffeur de maître et sa limousine. Réponse de Chandler : « Je ne sais pas. »

On y a vu une boutade, une manière désinvolte d'affirmer que l'intrigue n'était pas l'élément essentiel des romans. La vérité c'est aussi que Raymond Chandler peinait à élaborer des histoires qui tiennent la route. Aussi s'est-il largement servi de ses nouvelles pour écrire ses romans, les condensant, les mélangeant parfois, les réécrivant tout simplement sous une autre forme avec la perspective « *d'acquiescer de la finesse sans perdre la puissance* ».

« Pulps magazines »

Ces nouvelles publiées dans des pulps, ces magazines populaires et bon marché, obéissaient à des critères bien précis. Le format était imposé ; l'action, parfois sommaire, devait avant tout être efficace ; les longs développements étaient interdits.

Après avoir fait ainsi ses gam-

mes, il était naturel que Raymond Chandler ait envie de reprendre ce matériau d'une manière plus élaborée. « La Dame du lac », paru en 1939 dans le *Dime Detective Magazine*, devint ainsi, en 1943, un roman portant le même titre. La base de l'intrigue restait la même, les personnages ayant changé de nom. Le détective qui s'appelait John Dalmas devenait Philip Marlowe mais la plupart des descriptions restaient identiques. L'auteur ajoutait plusieurs intrigues secondaires qui venaient se greffer sur le canevas principal. On peut préférer l'efficacité brute de la nouvelle ou les développements plus subtils et plus confus du roman, la comparaison entre les deux n'en est pas moins passionnante.

Ceux qui rencontraient Raymond Chandler pour la première fois s'étonnaient souvent du décalage entre l'aspect de l'auteur et celui de son personnage favori. Avec ses airs timides et ses petites lunettes à monture d'écaillés, Chandler ressemblait moins à un dur à cuire qu'à un comptable, ce

qu'il fut effectivement pendant une bonne partie de sa vie professionnelle.

Né en 1888 à Chicago dans une famille d'origine irlandaise, Chandler n'a que 8 ans lorsque sa mère, après son divorce, décide d'aller s'établir en Angleterre, où vivait sa famille. C'est là que grandit l'auteur, dans une atmosphère étriquée où son entourage lui fait sentir qu'il est une sorte de parent pauvre, recueilli par charité.

L'influence d'Hammett

Après des études classiques à l'université, il tâte de divers boulots et collabore à des revues avant de décider, à 23 ans, de rentrer dans son pays d'origine. Sur le bateau qui le ramène aux États-Unis, il fait la connaissance de Warren Lloyd, un magnat du pétrole, qui va jouer pour lui un rôle de mécène. Il lui fournira en particulier un poste d'expert-comptable dans l'une de ses entreprises. Chandler y fera d'ailleurs une carrière assez brillante avant de traverser, sur le coup de la quarantaine, une crise qui lui donne-

ra le sentiment d'avoir raté sa vie. Et qui le pousse à changer radicalement de cap pour se tourner vers le roman noir.

Raymond Chandler a souvent évoqué l'influence de Dashiell Hammett, son contemporain, qui commença à publier des nouvelles une dizaine d'années avant lui. Mais on pourrait aussi évoquer celle de Saki, l'un des maîtres de l'humour noir britannique.

Dans un essai de 1950 publié en annexe de ce volume, Raymond Chandler a théorisé cette rupture radicale entre le roman policier anglais et le nouveau roman réaliste. « *Hammett, écrit-il, a restitué le meurtre à ceux qui le commettent pour de vraies raisons, non pour fournir un cadavre à l'auteur (...). Il a couché ces êtres sur le papier tels qu'ils étaient, les a fait parler et penser dans la langue dont ils se servaient normalement.* »

Les nouvelles de Chandler, magnifiques illustrations de cette nouvelle approche, permettent d'assister en direct à la naissance d'un mythe. ■

Gérard Meudal

Malgré la crise, des éditeurs se lancent

Avec des moyens réduits, de jeunes entreprises ont su trouver une « niche »

C'est une singularité française : chaque année, de petites maisons d'édition se créent, provoquant souvent l'agacement des « grandes », qui accusent ces nouvelles venues d'encombrer les tables des librairies. Toutes ne survivent pas, mais certaines s'installent dans le paysage éditorial, comme Sabine Wespieser, Au Diable Vauvert, Les Equateurs, Quidam, Finitude, Galaade, Amsterdam, Les Prairies ordinaires... Contre toute attente, ce mouvement de création ne s'est pas ralenti avec la crise, il s'est même plutôt amplifié.

En ce printemps, les nouvelles fleurs de l'édition française ont pour nom Le Bruit du temps, Attila, Hélium ou Koutoubia. Ces quatre projets ont en commun d'avoir été longuement mûris par leurs concepteurs. Ce sont des structures indépendantes, leur animateur ayant gardé la majorité du capital – excepté pour Koutoubia, adossée au groupe Alphée.

Pourquoi se lancer quand la crise se manifeste ? Comment espèrent-ils vivre ? D'abord, tous ont adopté des stratégies de niche. Animée par le reporter photographe Erick Bonnier, Koutoubia a pour originalité de publier des livres liés à une zone géographique. De l'art de vivre aux romans historiques (*L'Espionne ottomane*, d'Alain de Savigny), en passant par l'actualité ou la spiritualité (*Soufisme*, de Zakia Zouanat), tous les livres concernent le monde musulman. « *L'islam sert de transversale* », explique le responsable qui entend augmenter le

rythme des parutions (5 titres par mois à partir de septembre).

« *L'édition n'aime pas la vitesse* », rappelle Antoine Jaccottet, traducteur et ex-éditeur chez Gallimard (collection « Quarto ») qui a sauté le pas, à l'âge de 55 ans, grâce à un héritage. Avec Le Bruit du temps, son ambition est de faire redécouvrir des grands textes du patrimoine littéraire tombés dans l'oubli. Il a placé sa maison sous les auspices du poète britannique Robert Browning. *L'Anneau et le Livre*, écrit en vers, fut un best-seller dans l'Angleterre du XIX^e siècle, admiré par Henry James, Virginia Woolf, André Gide, et traduit une seule fois en 1959, chez Gallimard. Jaccottet le propose dans

une version bilingue, ce qui donne un pavé de 1 424 pages, au prix de 39 €.

Pari fou assurément, « *mais l'accueil que j'ai reçu des libraires me confirme qu'il y a de la place pour des petites maisons comme la mienne* », dit l'éditeur. Il publiera des textes, plus courts, d'Ossip Mandelstam, Isaac Babel, D. H. Lawrence ou Henry James, et ne dépassera pas dix titres par an. Avant de se lancer, il a choisi un diffuseur adapté à sa production, Les Belles Lettres.

Autre argument pour se lancer en période de récession : miser sur la légèreté de la structure et sur sa réactivité. C'est le calcul qu'ont fait les créateurs d'Attila, maison née de la rencontre entre

deux trenaïres, Frédéric Martin et Benoît Viot. Le premier a travaillé sept ans aux côtés de Viviane Hamy, contribuant au succès de *L'Art de la joie*, de Goliarda Sapienza ; le second a commencé par des études de journalisme. Comme on lui promettait une année de chômage, il a préféré fonder, avec des amis, une revue littéraire, *Le Nouvel Attila*. « *Le virus de l'édition est venu par nécessité* », dit Benoît Viot.

« *Dans les petites structures, le travail d'un éditeur commence là où il se termine dans les grandes maisons* », note Frédéric Martin. En résumé, il faut tout suivre de la fabrication à la relation avec les libraires. Chaque livre doit être défendu pour atteindre

son potentiel de ventes, ce qui incite les responsables à ne pas dépasser dix livres par an. Leur maison sera littéraire, mais ils se refusent à définir une ligne, prenant comme modèle l'éditeur Jean-Jacques Pauvert. Leur premier coup de cœur concerne l'œuvre d'Edgar Hilsenrath, un écrivain allemand inclassable, « *un branleur de génie* » âgé de 83 ans dont ils éditeront trois livres, à commencer par *Fuck America*, récemment paru.

Un graphisme soigné

La facilité à créer des cellules autonomes et dynamiques permet aux petits éditeurs de se montrer confiants. « *Par avis de gros temps, la coque de noix se révèle souvent l'embarcation la plus fiable* », note Sophie Giraud, directrice éditoriale d'Hélium qui a fait ses classes chez Albin Michel jeunesse, puis chez Naïve. Cette nouvelle maison publie des ouvrages de jeunesse, et des livres objets et des beaux livres. Pas plus de 15 titres par an. Elle a pu présenter à la Foire de Bologne ses premiers titres : *La petite bête qui monte*, de Delphine Chedru et *Oups !*, de Jean-Luc Fromental et Joëlle Jolivet, les auteurs des *365 Pingouins*, vendus 150 000 exemplaires dans 12 pays.

« *L'avenir est au livre très soigné, car cela doit être aussi un bel objet* », indique Sophie Giraud. Les créateurs de ces nouvelles maisons cultivent tous le souci du détail et une grande attention au graphisme. Dans la période actuelle, l'image que renvoie une maison apparaît comme essentielle. ■

Alain Beuve-Méry

Un ami efficace et fidèle, le libraire

Ils sont les alliés les plus solides, les plus fidèles, les plus efficaces de la petite édition : les libraires. Réalisée pour le Salon du livre, une étude du Motif (Observatoire du livre et de l'écrit en Ile-de-France) met en évidence la répartition des ventes de livres selon les différents circuits (librairies, enseignes culturelles, type Fnac, Virgin, grandes surfaces alimentaires et vente en ligne).

Cette analyse vient démontrer l'intuition qui était celle de Jérôme Lindon, l'ancien et très respecté patron des éditions de Minuit : la librairie est la seule garante de la diversité éditoriale, à Paris comme ailleurs. Là où les grandes enseignes se contentent de suivre les tendances, les librairies, elles,

jouent un rôle de tête chercheuse. Elles sont les premières à repérer des titres dont le succès sera relayé et amplifié par les autres.

L'étude passe au peigne fin la vie commerciale de 38 titres de littérature générale (poésie, policiers, littérature étrangère...). Avec des résultats éloquentes pour la période 2004-2008 : pour certains titres, le succès passe entièrement par la librairie, à l'exclusion de tous les autres réseaux de vente. Un exemple parmi d'autres : le roman *Train de nuit pour Lisbonne*, de Pascal Mercier, un auteur suisse allemand, édité par Maren Sell (« *Le Monde des livres* » du 8 septembre 2006) s'est écoulé à 20 000 exemplaires, dont plus des trois quarts en librairie.

Selon le classement établi dans cette section de l'étude, les quatre premiers titres les plus vendus en librairie (parmi lesquels *Le roi vient quand il veut*, de Pierre Michon, chez Albin Michel) sont aussi les quatre derniers titres de la liste des enseignes culturelles. A Paris, les ventes dans les magasins culturels ressemblent de plus en plus à celles des grandes surfaces alimentaires (17 titres en commun sur 20). Une conséquence, peut-être, de la centralisation des achats. A la Fnac, par exemple, le choix des libraires maison a été court-circuité par la mise en place d'un système de sélection à l'échelle du groupe. ■

A. B.-M.

www.lemotif.fr

Oliver Gallmeister : « Les livres, on les vend un par un »

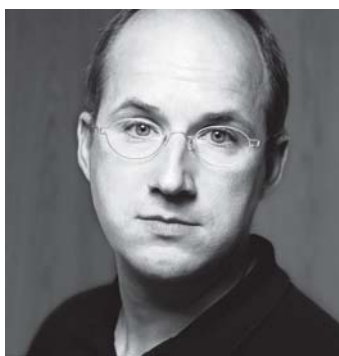
Les mêmes amis qui lui ont reproché de « *surfer sur la mode écolo* », en créant une maison consacrée à la *nature writing* (« littérature de la nature »), l'ont gentiment chambré lors du lancement d'« *Americana* » : sortie en janvier, cette collection regroupe des textes sur l'Amérique à contre-jour, comme *Das Kapital*, de Viken Berberian. Cette fois-ci, il collait à la mode des romans liés aux soubresauts de la finance internationale. Mais, en édition, pour arriver à point, mieux vaut avoir anticipé de dix-huit mois.

« *Il faut accepter que les choses aillent lentement* », constate Oliver Gallmeister, 39 ans, fondateur de la maison portant son nom et qui a publié ses premiers livres en janvier 2006 : *Vingt-cinq ans de solitude*, de John Haines, le récit d'un trappeur en Alaska, et *Le*

Gang de la clef à molette, d'Edward Abbey, un polar écologiste.

Ancien contrôleur de gestion chez Hachette Distribution, Oliver Gallmeister voulait créer une maison qui traite « *de la littérature de l'Ouest [des Etats-Unis] et des grands espaces* ». Amoureux de la nature, pêcheur à la mouche, il lisait avec passion les écrivains publiés par Christian Bourgois, Actes Sud et la collection « Terre d'Amérique », chez Albin Michel. Son ambition était de « *faire ce que Michel Le Bris a réussi avec les écrivains voyageurs, il y a vingt ans* ».

Pendant dix-huit mois, il ne s'est pas payé. Avec sa famille, il s'est installé à Vannes, mais dispose d'un pied-à-terre à Paris. « *Devenir éditeur, c'est possible, le rester est moins évident* », souligne-t-il. De fait, l'immobilisation en capital est dix fois moins élevée pour créer une maison d'édition



LAURENT MONLAÛ/RAPHO

(de l'ordre de 30 000 €), que pour une librairie.

Dans son métier, il n'y a pas de journée type. Mais « *quand vous lancez, l'aspect commercial compte autant que l'aspect éditorial* », observe-t-il. Certains jours, il passe huit heures d'affilée à relire un manuscrit, mettant un soin jaloux à la qualité de la tra-

duction. Cette semaine était plus consacrée à la promotion : mardi 24 mars, il était à Laval, dans une médiathèque pour présenter ses livres et jeudi 26, à la librairie Actes Sud d'Arles, pour un débat.

Trois ans après sa création, il compte vingt-trois titres à son catalogue et son programme de parutions est bouclé pour les deux années à venir. Pour l'instant, son meilleur score de vente concerne un roman policier *Casco Bay*, de William G. Tapply, dont il a écoulé près de 10 000 exemplaires. « *Les livres, on les vend un par un. Un vrai libraire ne prend pas vingt exemplaires d'un coup. S'il vend cinq titres, il n'en commande pas plus de trois* ». ■

Avant de se jeter à l'eau, il avait bien préparé son projet. Il a confié à la graphiste Valérie Renaud le soin de dessiner son emblème, une patte d'ours, entouré d'un

ovale blanc. Il a bénéficié d'un accueil bienveillant de la part d'éditeurs comme Anne-Marie Métaillé, ou encore Laurent Becaria (Les Arènes) qui l'a parrainé auprès de la CDE et de la Sodis, les diffuseur et distributeur de Gallimard. « *On ne choisit pas son distributeur, c'est lui qui vous coop-* », souligne-t-il.

L'accueil des représentants et des libraires a aussi été déterminant. Le Square à Grenoble, Camponovo à Besançon, La Griffe noire à Saint-Maur, 1 000 Pages à Vincennes, Le Divan à Paris, font partie, entre autres, des points de vente qui lui ont permis de décoller. La presse a elle aussi aidé.

Il dispose, enfin, d'un site Internet remis à jour chaque mois, mais il estime qu'« *il est trop petit pour qu'Internet joue un rôle essentiel pour son développement* ». ■

A. B.-M.

Roman policier, récit historique, évangile apocryphe, le livre le plus féroce drôle d'Eduardo Mendoza.

Seuil

agenda

Hongrois Péter Nadas, invité d'honneur cette année.
www.passaporta.be

27-29 mars
Polar. Lyon accueille, pour la cinquième année consécutive, le festival Quais du polar. Au programme : conférences, expositions, projections de films, et rencontres avec une cinquantaine d'auteurs de littérature et de bandes dessinées policières.
Palais du commerce, place de la Bourse
www.quaisdupolar.com

27-29 mars
Jacques Hassoun. A Paris, un colloque rend hommage à ce psychanalyste mort en 1994, auteur de nombreux ouvrages sur l'expérience de l'exil et les liens entre langue maternelle et identifié.
Ecole normale supérieure
45, rue d'Ulm, 75005 Paris
Réf. : lesamisdjacqueshassoun@orange.fr

BD & cinéma
La bande dessinée *Esthétiques et filature*, scénarisée par Lisa Mandel et dessinée par Tanxxx (éd. KSTR), a été couronnée par le Prix de la meilleure BD adaptable au cinéma, au 8^e Forum international cinéma et littérature de Monaco. Cette BD a aussi reçu le prix Artemisia. Le Prix du meilleur roman adaptable au cinéma a été attribué à *Ritournelle de la faim*, de J.M.G. Le Clézio (Gallimard).

Le Monde des Livres
Sur LCI
Retrouvez « Le Monde des livres », l'émission présentée chaque semaine sur LCI par Florence Noiville. Invité de la semaine : Cécile Guilbert pour *Warhol Spirit* (Grasset). Diffusion : jeudi 26 mars à 13 h 40. Rediffusions : vendredi 27 à 15 heures, samedi 28 à 16 h 30 et dimanche 29 à 13 h 10. Aussi accessible sur Lemonde.fr et Lci.fr (l'intégrale des émissions est consultable sur www.wat.tv/explorer/2009060).

La mémoire en eau trouble

La romancière britannique Ruth Rendell explore les méandres du souvenir et du mensonge dans un polar à la fois glaçant et délicieux...

C'est l'histoire des Atrides. Electre, Egisthe, Clytemnestre. Un enfant qui tue l'amant de sa mère. Du moins, c'est ce que l'on croit deviner dans les premières pages, parce qu'on n'est jamais sûr de rien avec Ruth Rendell. La petite Heather a-t-elle vraiment donné le coup de grâce à l'infâme Guy ? Était-ce matériellement possible, étant donné l'âge de la fillette ? Et si oui, pourquoi l'aurait-elle fait ? Il y a d'autres parallèles avec le mythe : une histoire de baignoire (comme celle qui sera fatale à Agamemnon), deux sœurs très diffé-

Et l'eau devint sang
(The Water's Lovely)
de Ruth Rendell

Traduit de l'anglais
par Johan-Frédéric Hel Guedj,
éd. des Deux Terres, 368 p., 22,50 €.

rentes (comme Electre et Iphigénie), des personnages tourmentés jusqu'à la folie (comme Oreste) et puis l'empreinte inguérissable de ce qui a été commis et que l'on appelle communément le destin.

« Le destin ? Je dirais plutôt le hasard », corrige Ruth Rendell. Assise dans un sofa profond, la très britannique reine du crime caresse distraitement un de ses chats. « Le destin, c'est l'idée que les lignes de nos vies sont écrites par avance. Le hasard, au contraire, c'est... comme dans le film de Steve Rhodes, Sliding Doors, que j'aime beaucoup : cette succession de faits anodins qui peuvent retourner nos existences, à condition que nous sachions les mettre à profit. »

Jouer, perdre en apparence,

mais pour mieux gagner... Dieu sait si elle a su le faire pour elle-même, Ruth Rendell. A 18 ans, elle commence comme journaliste au *Chigwell Times*, un modeste journal de l'Essex. Un jour, elle est couverte l'assemblée générale d'un club de tennis local et écrit un brillant papier sans même y assister. Le problème, c'est que, ce jour-là, le président du club meurt en pleine séance, une mort – la seule peut-être – que Ruth Rendell n'a pas vu venir et que son article, évidemment, ne mentionne pas.

Renvoyée, elle décide de ne pas abandonner l'écriture et propose un roman, une comédie de mœurs, à diverses maisons d'édition. « On me l'a refusé partout. Mais, le hasard, vous voyez... Juste avant que je quitte son bureau, l'un des éditeurs m'a demandé si je n'avais pas autre chose. J'ai dit si, un polar... C'était un polar écrit comme ça, pour m'amuser, et qui sommeillait dans

un tiroir. » Le livre deviendra *Un amour opportun*, où apparaît pour la première fois l'inspecteur-chef Reginald Wexford.

Et *l'eau devint sang* est le 62^e roman policier de Ruth Rendell, qui a reçu quatre prix Gold Dagger de l'Association britannique des auteurs de thrillers et un Diamond Dagger « pour sa contribution exceptionnelle à ce genre littéraire ». Sans doute n'aurait-elle pas imaginé cela en sortant du bureau de son premier éditeur. Sans doute n'aurait-elle pas imaginé non plus qu'elle serait faite pair du royaume (en 1996) et nommée baronne de Babergh, nom sous lequel elle siège à la Chambre des lords comme député du Parti travailliste.

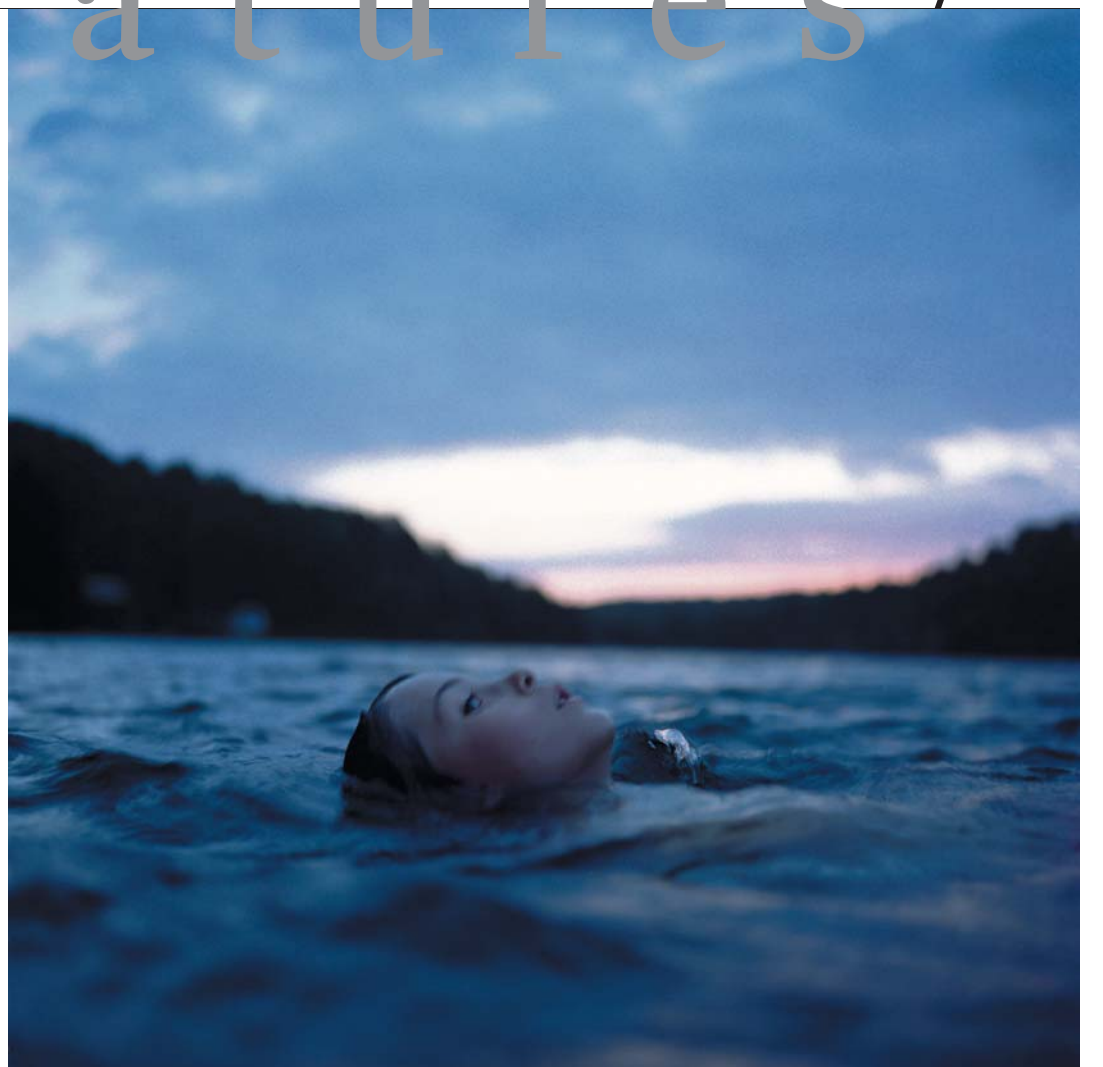
Depuis cette date, Ruth Rendell est devenue schizophrène. Le matin (après s'être levée à 5 h 45, avoir nourri ses chats et fait sa culture physique), elle écrit sans

murs de marbre. Au milieu s'étendait un lac vitreux. La présence blanche flottait dans l'eau, elle venait vers elle le visage immergé et sa mère prononçait ces mots ridicules : « Ne regarde pas ! » Parce que cette présence morte était un homme, et cet homme était nu, et elle une jeune fille de quinze ans. Et pourtant si, elle avait regardé (...). Elle avait regardé cette face morte, et si elle oubliait quelquefois ce qu'elle avait vu, cela lui revenait sans relâche, cette peur demeurée inscrite dans ces yeux morts, les narines dilatées, inhalant de l'eau et pas de l'air. »

Extrait

« Et l'eau devint sang », page 7.

« Il s'écoulaient des semaines sans qu'Isma y songe. Ensuite la chose resurgissait, ou cela lui revenait en rêve. Ce rêve débutait toujours de la même manière. Sa mère et elle montaient les marches vers ce qui se trouvait de l'autre côté, et ce n'était pas une salle de bains dans le rêve, non plutôt un caveau, le sol dallé, les



FRANCK COURTÈS/AGENCE VU

une halte. L'après-midi, elle est à la Chambre haute où elle se passionne pour les questions de santé et de droits des femmes. « Je suis un animal politique », dit-elle, visiblement ravie de concilier ces deux activités qui parfois n'en font qu'une (certains de ses livres, comme *Le Cadeau d'anniversaire*, se passent à Westminster, dans le cadre animé de la Chambre des communes).

Un portrait de l'Angleterre

Ruth Rendell voudrait que ses ouvrages, mis bout à bout, composent « un portrait complet de l'Angleterre ». Pour un prochain roman, elle songe d'ailleurs à une intrigue autour de la crise économique et sociale, des bataillons de chômeurs qui, « au nord de l'Angleterre, ont tout perdu, travail, maison, dignité ». Avec *Et l'eau devint sang*, elle est encore dans sa veine habituelle : le polar psychologique, l'exploration minutieuse du paysage mental de ses personnages, qu'ils soient bourreaux ou victimes, chas-

seurs ou chassés, vieux ou jeunes. Une meurtrière de 13 ans ? « J'aime qu'il y ait des enfants dans mes intrigues, reconnaît-elle. La raison en est simple : ils sont encore à l'âge où ils ne cherchent ni à être polis ni à se couler dans un moule, encore moins à jouer un rôle dans la comédie sociale. Ils sont straightforward ["francs"]. Ils sont encore de vraies personnes. »

Heather a-t-elle noyé Guy ? Était-ce un accident ? Mais alors pourquoi la fillette est-elle descendue, ce jour-là, de la salle de bains avec une robe toute mouillée ? L'histoire procède par va-et-vient entre le passé et le présent, entre une sœur et une autre, entre deux appartements jumeaux (mais où on a fait disparaître la salle de bains), entre le fond et la surface. La structure du livre est calquée sur le processus de la mémoire qui, avec ses allers-retours, constitue le vrai sujet du livre. Comment fonctionne le souvenir lorsqu'il se confond avec un mensonge insupportable ? Peut-on enfouir un

secret au point que la vérité ne refasse jamais surface ? Quiconque veut noyer le passé n'est-il pas condamné à le revivre ? C'est ce que suggère le rêve d'Isma, obsédée par un corps mort dans un lac vitreux. Entre cette image première et celle du tsunami des dernières pages, Ruth Rendell distille les métaphores aquatiques, de telle sorte que la vérité éclate progressivement, comme des bulles d'oxygène remontant lentement depuis la vase de la conscience.

En anglais, le livre s'appelle *The Water's Lovely*. « C'est la phrase consacrée quand on se baigne ici, sur les plages de la Manche. On dit : "Elle est bonne, délicieuse !" En fait, la mer est parfaitement glaciale, mais il faut faire comme si... » Le roman est à cette image : une eau qui vous saisit jusqu'aux os, vous pétrifie. Pourtant, lorsqu'on y a trempé un pied, on brûle de s'y plonger tout entier. Et d'y entraîner les autres. « Come, the water's lovely ! » ■

Florence Noiville

Benjamin Berton écrivain-cinéaste pour la dernière d'Alain Delon

l'atelier d'écriture

Les vacances en famille tiennent souvent au temps qu'il fait. À l'origine du roman de Benjamin Berton, *Alain Delon est une star au Japon*, il y a un concours de circonstances à la fois météorologique et télévisuel. Cet été-là, « il faisait moche et il y avait de vieux films avec Alain Delon sur le câble », explique le jeune écrivain, né en 1974. Curieusement, ce même été, sur sa table de nuit, il y a aussi un roman de Murakami Ryû, mais ce n'est qu'en rentrant qu'il fait le lien – quand il est tombé sur une interview évoquant la relation particulière de l'acteur avec le Japon et les Japonais.

« C'est là que l'idée a commencé à venir. Le personnage est devenu fascinant, avec son côté si romanesque, agaçant, sûr de lui. Je me suis mis en tête d'écrire un dernier Delon, un Delon vieillissant, un peu comme on pourrait imaginer écrire la dernière aventure d'un personnage de comics : Batman, par exemple. »

On le devine, le roman n'est pas une énième biographie, autorisée ou pas, de l'acteur. Pour son cinquième livre, Benjamin Berton avait besoin comme d'habitude d'un « personnage souche » autour duquel construire son texte. « Nor-

malement, je dessine ce personnage d'après quelqu'un que je connais bien. Ensuite, je vois comment il se débrouille au contact de l'intrigue. » La seule différence, c'est que, cette fois, Berton choisit un personnage public, un « fantasme générationnel », Alain Delon – qu'il fera kidnapper par un couple de ses admirateurs japonais. Ils le détiendront dans une maison iso-

Alain Delon est une star au Japon
de Benjamin Berton

Hachette Littératures, 282 p., 17,50 €.
En librairie le 1^{er} avril.

lée, en Creuse, et ils le soumettront à un test de paternité. À la fin, Alain Delon mourra. Voilà tout son scénario originel.

Benjamin Berton comprend rapidement qu'avec Alain Delon, « il faut être un peu attentif quand même. Il ne peut pas faire n'importe quoi et montrer soudain son zizi », dit-il en hochant la tête. Sauf à vouloir un procès, bien sûr. Il ne s'appuiera que sur des matériaux autorisés : biographies, pages Wikipédia, site officiel, articles. Alain Delon, selon Berton, c'est une icô-

ne de papier glacé, parfaitement caricaturale, aux gestes saccadés et sans surprise. Pour son premier chapitre, l'écrivain récupère ses informations dans un vieux *Paris-Match*. En s'inspirant de la légende plaquée or de l'acteur, le romancier, amateur de Jack London, fait un roman d'aventure délibérément « pop » et « léger ».

La construction en feuilleton de son roman, Berton la revendique. De toute façon, son rythme de travail le pousse à écrire de cette manière, des petits chapitres de 10 à 15 pages. Responsable informatique à la caisse régionale d'assurance-maladie de Paris, il habite au Mans. Il profite de ses trajets en train et de ses rares moments de loisir pour écrire. « J'ai une écriture que je travaille beaucoup », lâche-t-il avant d'ajouter avec un sourire timide : « Notamment au boulot. » Quand le chapitre est mûr, il s'en « débarrasse en deux ou trois heures ». Et s'il n'était que romancier, il écrirait différemment : « Ma technique se calcule sur mon mode de vie. »

Dès les premières lignes, il a voulu que ce roman-là soit un livre différent des quatre précédents publiés chez Gallimard. Sans fausse pudeur, il le reconnaît : « Mes autres livres étaient plus touffus, plus complexes, ils portaient un peu dans tous les sens. Je me laissais aspirer par les séquences du récit. Par réaction, j'ai voulu une narration beaucoup plus linéaire, avec un début et une fin. » Pourtant, au fil

de l'écriture, le texte qui commente comme une équipée sauvage ralentit et s'arrête presque. « Il devient quasiment un huis clos à trois personnages, admet-il. Je m'en suis sorti comme au théâtre, en introduisant des éléments perturbateurs : le père yakusa du jeune japonais, un double rustique d'Alain Delon, un couple d'enseignants. » On pense au cinéma plutôt qu'au théâtre. Le personnage descend de l'écran

comme dans un rêve de midinette ou d'enfant. Dans ce jeu parodique si dangereux pour beaucoup d'écrivains, Benjamin Berton évolue avec une liberté et une grâce insolente qui rappellent celles d'Alain Delon, justement.

Méticuleux, Berton a corrigé sa conclusion entre les épreuves et l'impression. Il lui a donné un peu d'air, comme un fondu blanc pour finir. Tant mieux, car elle tombait

à plat. Il remarque : « Mon travail s'apparente parfois à celui d'un monteur de cinéma : je coupe, je choisis. Je rêvais par exemple d'une scène de karaoké où Delon chante avec ses ravisseurs, mais j'ai dû l'enlever. » Il évoque aussi une séquence érotique avec un Delon cryogénisé, mais il n'en dira pas beaucoup plus, à notre grand regret, car il ménage son acteur principal. ■

Nils C. Ahl

“Des récits secrets qui harponnent tout un chacun. (...) Un écrivain majeur, un chef-d'œuvre.”
Antoine Perraud, Mediapart

Seuil

1980-2009
20 ANS
LE JOUR DU XXI^e SIÈCLE

FRANÇOIS MASPERO
DES SAISONS
AU BORD DE LA MER

LA LIBRAIRIE
DU XXI^e SIÈCLE
SEUIL

Grain de sable rive gauche

Une Beurette invitée surprise d'un dîner mondain. Pierre Assouline s'amuse

Un dîner parisien... Ce n'est pas follement original. C'est moins original, en tout cas, que le précédent roman de Pierre Assouline, *Le Portrait* (Gallimard, 2007), dans lequel la narratrice n'était pas la baronne Betty de Rothschild, mais son portrait, peint par Ingres. Le plaisir de lecture est le même, pourtant. Avec un œil tout aussi aigu, l'auteur observe le charme discret de la bourgeoisie – et, dans la foulée, de la « bourgeoisie », puisque le personnage central du livre est une jeune musulmane qui n'avait aucune raison de se retrouver parmi les convives de cette soirée agitée.

Sophie du Vivier, dite Madame-du, organise des dîners, dans son riche appartement du 7^e arrondissement, comme des œuvres d'art. Rien n'est laissé au hasard, cette

« providence des faibles ». La maîtresse de maison mesure elle-même la distance séparant les assiettes des couverts, et ses archives lui permettent d'éviter les impairs, les doublons et les faux pas culinaires. Quand elle prépare son plan de table, avec des bristols

Les Invités
de Pierre Assouline
Gallimard, 208 p., 17,90 €.

portant chacun le nom d'un invité, elle semble « s'adonner à une réussite ». Elle sait qu'une erreur de placement peut vous valoir un ennemi pour la vie.

Ce soir-là, justement, un grain de sable va venir perturber « la machine à réceptions ». La défection d'un invité enclenche le drame. « Combien sommes-nous fina-

lement ? », demande quelqu'un. « Quatorze, selon les organisateurs, treize, selon la police », dit une voix. Catastrophe ! Pas question de se résigner à ce chiffre porte-malheur. Dans l'urgence, faute de mieux, c'est la bonne – une Arabe de surcroît, portant un nom à coucher dehors – qui occupera la quatorzième place...

Pierre Assouline ne cesse de tourner autour de la table, pour nous offrir une savoureuse et cruelle galerie de portraits. Voici Sybil Corbières, personnage insignifiant, abonnée à la chirurgie esthétique : « Elle était ainsi faite et refaite que même ses cordes vocales sonnaient comme un piano accordé de la veille. » Voici Dandieu, l'écrivain, membre de l'Académie française, qui se gargarise de phrases creuses : « Il se voulait si républicain qu'il se disait laïque et obli-

gatoire tout en regrettant de ne pouvoir être également gratuit. » Et Marie-Do, l'épouse de l'ambassadeur au placard, « celle qui dit tout haut ce que tout le monde n'osait même pas penser plus bas, encore que la bassesse soit également partagée ». Quant à maître Le Chate-lard, spécialiste des divorces (« Il avait le génie de la séparation »), c'est un bavard impénitent. A écouter les silences de son épouse, « on comprenait vite qu'elle avait plusieurs fois divorcé de lui sans même qu'il s'en aperçoive ».

Le cruel Assouline n'y va pas avec le dos de la cuillère. Par moments, il donne l'impression de forcer inutilement le trait. Les convives, à deux ou trois exceptions près, mériteraient d'être jetés par la fenêtre, alors que la charmante – trop charmante ? – Sonia, alias Oumelkheir Ben Saïd,

nous éblouit par sa finesse. Elle n'est pas spécialiste du couscous, mais termine une thèse de doctorat à la Sorbonne sur un mouvement architectural assez complexe qui s'était épanoui en Europe au début du XVIII^e siècle...

Ce monde n'est pas le sien, mais, à force de l'observer, elle en connaît les codes et les usages. Ayant « le goût des autres », elle n'arrive pas à détester cette faune. Quoique née à Marseille, elle restera toujours en France « une invitée ». Comme les juifs, finalement, remarque Pierre Assouline : ils ont derrière eux un tel passé d'exclusion, de persécution et de nomadisme « que ce sont eux, les invités permanents, en dépit des apparences »... Le titre du roman, qui paraissait bien banal, prend soudain une autre dimension. ■

Robert Solé

Ce héros n'aimait pas la paix

Des romans historiques, il y en a foule. Mais les livres qui montrent comment l'histoire s'écrit, s'oublie et se réécrit, quelles traces se déposent dans les mémoires au long de ces processus, ces livres-là sont beaucoup moins nombreux. Aussi lit-on

L'Homme barbelé
de Béatrice Fontanel
Grasset, 298 p., 17 €.

L'Homme barbelé avec une surprise et un intérêt qui vont croissant, à mesure qu'il apparaît que l'enjeu va bien au-delà du sujet initial, la vie et le caractère singuliers de Ferdinand Bouvier, mort en 1945, l'un des aïeux de l'auteur.

Les premiers chapitres tiennent de l'enquête familiale : peu de papiers, les récits des quatre enfants, des décorations militaires, quelques témoignages indirects. Il apparaît vite que Bouvier a été un héros de la première guerre mondiale et que, résistant sous l'Occupation, il a été arrêté et torturé par la Gestapo, puis déporté ; et qu'il est l'un des centaines de milliers de morts de Mauthausen. Par ailleurs, il est établi qu'il a été un mari féroce et un père détestable. Et qu'il ne parla jamais de lui : tel est le point central, ce silence sur lui-même, sur ce qu'il a vu, fait et enduré. De ses quatre ans de guerre dans l'infanterie, pas un souvenir. De ses activités clandestines, pas le moindre aveu. Le « capitaine Bouvier » détestait autant se vanter que se confesser. Il se méfiait des mots.

Ce devoir de mutisme s'est étendu à ses enfants, qui ne livrent que des fragments impossibles à recoller. A son tour, Béatrice Fontanel s'interdit toute reconstitution, tout lyrisme. Elle s'en tient aux faits assurés, si rares, et quand ils sont confus ou incertains, elle en fait état aussitôt. Elle ne recompose pas une biographie et se refuse les commodités de la fiction historique, alors même que les occasions ne manqueraient pas. L'auteur relate les interviews et leurs lacunes, les journées aux archives des armées et leurs frustrations, les recherches dans les atlas et sur les lieux mêmes, où tout a changé ou presque. Du passé de Bouvier, il ne demeure que des indications insuffisantes, une rumeur, des légendes, des erreurs. L'oubli est un travailleur irrésistible contre lequel les chances de l'emporter sont réduites.

Aussi le livre finit-il par un voyage en famille sur les bords du Danube, là où a disparu Bouvier, là où étaient les carrières de granit de Mauthausen, les Lager, leurs baraquements, leurs crématoires. Il n'en reste à peu près rien, pour le plus grand confort des consciences autrichiennes, comme ailleurs, d'autres horreurs, il ne reste que quelques stèles et quelques cimetières qui font désormais partie du paysage quotidien et que l'on peut même trouver poétiques. Commencé comme la recherche d'un homme perdu, le roman – si tant est que ce terme convienne encore – se développe comme une réflexion sur l'effacement. C'est un livre d'une remarquable justesse. ■

Philippe Dagen

Laurence Tardieu au vertige de l'amour

Une quête amoureuse où le désir et le temps se mêlent dans une valse fiévreuse

Dans son *Journal amoureux*, Dominique Rolin notait : « Ecrire, c'est aimer, aimer c'est écrire. » A sa manière, pleine de grâce, de douceur et de délicatesse, Laurence Tardieu semble faire sien cette profession de foi dans l'écriture et l'amour. Un sentiment qu'elle ne cesse d'explorer avec acuité, depuis ses débuts, à travers des variations à la ligne mélodique toujours plus vives, plus intenses. Que l'on pense notamment au poignant *Puisque rien ne dure* ou plus récem-

Un temps fou
de Laurence Tardieu
Stock, 326 p., 17 €.

ment à *Rêve d'amour* (Stock, 2006, 2008), dans la droite ligne desquels se place *Un temps fou*. Un monologue vertigineux, tant dans l'écriture, irisée d'attente, de désir et de rêves, que dans la construction où se dessine, dans les entrelacs du temps, l'histoire d'une passion singulière, complexe. Mais aussi et surtout celle d'une femme qui renaît à la vie.

C'est là du reste, aux prémices de cette renaissance – formulée dans un rêve – que l'on découvre Maud, la narratrice, romancière de son état. Mariée et mère d'une petite

filles qu'elle chérit tendrement, Maud s'est laissée peu à peu glisser, puis figer, dans une vie conjugale morne et sans contours. Au point de ne plus parvenir à écrire. « Mon impuissance allait de pair avec une forme de sécheresse : j'étais devenue creuse, vidée de toute substance, de tout passé, de tout souvenir. J'avais perdu le lien avec mon enfance, avec mes rêves, avec mes désirs. J'étais devenue un désert. » Ou presque, car au fond d'elle est demeuré intact l'éclat d'un souvenir, devenu presque irréel à force d'être ressassé : la rencontre avec Vincent, l'homme qui « l'a désarmée ». Au moins le temps d'une soirée, remplie de complicité, de silences, de désirs inassouvis... Car, au terme de la nuit, Vincent est parti. Maud, alors, a tenté d'effacer toutes traces de cette rencontre. En vain. « On n'oublie rien de ce qui vous a traversé. »

Aussi, lorsque, après six ans de silence et d'attente nourrie d'images et de rêveries, Vincent l'appelle pour la revoir et lui parler d'un projet de film, Maud vacille sous le coup de cette réapparition, de cet « éblouissement ». Soudain, le voile brumeux qui jusqu'alors la tenait en lisière de l'existence se déchire, laissant affluer en elle doutes, peurs, interrogations. « D'où vient l'amour ? (...) Du présent, ou du pas-

sé ? De ce que le corps éprouve et dont il est irradié, ou de ce dont il a manqué et après quoi il ne cesse de courir ? » Ses souvenirs reviennent, le ramenant à son enfance – là même où se sont fondés son désir mais également sa peur d'aimer et de vivre.

Libérée, rendue à elle-même et à l'écriture, Maud se laisse envahir peu à peu par un désir violent, impétueux, palpable à chaque page, à chaque ligne. Bien plus que les mots, ce sont les silences qui se font étreintes dans cette longue montée du désir que dépeint admirablement Laurence Tardieu. Dans cette valse lente et impatiente, où, au fil de rendez-vous dans un Paris miroitant de neige, Maud et Vincent se retrouvent, se frôlent, éprouvent d'un regard, d'un baiser, d'une caresse fugitive, l'évidence du désir, d'un lien secret.

Sitôt cette « première fois » voluptueusement esquissée en quelques mots fiévreux, le récit s'accélère. Un an, deux ans, dix ans, quinze ans... « Avec vous j'ai compris que le sentiment d'éternité ne s'inscrit pas dans l'avenir, mais dans cette profondeur et la défaillance vertigineuse du présent. » C'est là, précisément, dans ce temps fou, ce présent vertigineux fait d'attente, de ruptures, de retrouvailles, de



STÉPHANE LAVOUÉ/MYOP

fêlures et de meurtrissures, de honte, de duperie, de tromperie, mais aussi de réminiscences heureuses ou douloureuses que Laurence Tardieu inscrit le second acte de cette passion. Ou plutôt de cette quête amoureuse dans laquelle elle s'in-

terroge sur la naissance du désir, sur le bonheur d'aimer, de vivre et d'écrire. A travers le murmure caressant d'une voix qui enveloppe, étire et résonne intimement bien après la lecture. ■

Christine Rousseau

L'enfant qui veille

Le récit du dernier voyage d'une mère aimée

Les livres de deuil possèdent un statut très particulier. Qu'ils soient écrits au lendemain de la mort ou plus longtemps après, ces récits se rattachent à la littérature d'une seule main : celle qui, précisément, entend de faire le deuil. L'autre tient le mouchoir, écrase les larmes, cherche encore la trace de l'être aimé dans le creux d'un fauteuil ou dans les plis d'un lit.

De cette tension peuvent surgir des livres mièvres et d'autres très beaux, très justes, comme l'est celui de Xavier Houssin. Ecrivain et journaliste littéraire, collaborateur du « Monde des livres », Xavier Houssin donne le récit simple, précis et extrêmement émouvant de la mort de sa mère.

« Tout remonte », indique le fils, qui s'adresse à sa mère encore vivante. Prisonnière de cette inconscience fébrile qui, souvent, précède la mort, la vieille dame est

allongée sur un lit d'hôpital. Près d'elle, attendant que « ça passe », son fils unique se souvient de leur vie, de la complicité qui les unissait, des lieux qu'elle aimait. En cette « fin du dernier voyage », il plante pour elle quelques dra-

La Mort de ma mère
de Xavier Houssin
Buchet Chastel, 120 p., 12 €.

peaux, quelques images sur les endroits qui lui importaient. Et retrace, avec infiniment d'amour, des moments partagés, des passions, des douceurs.

Empreint d'une indispensable et magnifique délicatesse, son texte suggère le renversement des rôles : il est devenu celui qui veille sur l'autre, dans cette bulle où sont enfermés l'enfant et sa mère, au moment de la naissance et, parfois, à celui de la mort. C'est lui qui

chante les comptines. Lui qui parle doucement, lui qui rassure, lui qui s'inquiète de savoir s'il fait trop froid, trop chaud, dans cette chambre de passage.

Et lui qui s'occupe, une fois la mort survenue, des derniers préparatifs. Dans les familles, la prise en charge des détails matériels revêt une importance considérable. Non seulement parce que ces réalités (choix du cercueil, cérémonie religieuse ou pas, etc.) possèdent un caractère symbolique, mais parce qu'elles absorbent, à tous les sens du terme. C'est exactement l'effet que produit la description de ces arrangements post-mortem, si rarement évoqués en littérature. Ils absorbent de la douleur, ils permettent à la vie d'émerger, sans rien nier du chagrin. Et leur évocation, qui les rend presque légers, contribue elle aussi à faire avancer le travail de deuil. ■

R. R.

champ de juillet
entrée libre

3-4-5
avril 2009

LIRE
À LIMOGES

manifestation organisée par la Ville de Limoges en partenariat avec :

L'ÉCHO | bleu | M | LE POPULAIRE

ECRIVAINS

Les Editions Amalthee
recherchent
de nouveaux auteurs

Envoyez vos écrits :
Editions Amalthee
2 rue Crucy
44005 Nantes cedex 1
Tél. 02 40 75 60 78
www.editions-amalthee.com

Autres électricités

(Other Electricities)

d'Ander Monson

De la traduction de ce premier texte de l'étonnant écrivain américain Ander Monson, il faudra retenir un certain goût de l'acrobatie narrative – pour laquelle il est doué, c'est évident. Il donne ainsi du corps et du liant à ses expériences de langage, comme à sa collecte d'anecdotes toutes perdues dans la neige et l'ennui du Michigan, auprès d'une petite communauté d'hommes et de femmes coincés entre la frontière canadienne et les Grands Lacs. L'électricien Ander Monson a le talent d'inventer des dérivations et des raccourcissements poétiques là où on ne s'y attend pas. Dans le blizzard, une jeune étudiante se fait assassiner, et sa mort se propage dans toute la communauté, comme l'écho d'une violente décharge. L'intrigue progresse par agglutination, mettant bout à bout (presque) tout ce qu'elle trouve. Mais cela ne gâche pas le plaisir, car, à l'évidence, derrière les jeux et les expérimentations, il y a l'étincelle d'un vrai écrivain. ■

Nils C. Ahl

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Barbara Schmidt, Le Cherche Midi, « Lot 49 », 188 p., 15 €.

Gloire

(Ruhm)

de Daniel Kehlmann

Cet auteur a remporté naguère un gros succès en rapprochant dans un roman deux savants allemands : le géographe Humboldt et le mathématicien Gauss. Il tente aujourd'hui ce qu'il appelle un roman en neuf histoires : une série de nouvelles de facture classique, mais dans lesquelles certains personnages réapparaissent, avec leurs caractéristiques, dans des situations différentes. Si bien que le lecteur devrait percevoir une trame unique progressant vers un final calamiteux. On lira tour à tour les tracas d'un homme avec son portable, qui pourrait bien appartenir à quelqu'un d'autre ; et, ailleurs, les désordres d'un service téléphonique où les erreurs se multiplient. On partagera les angoisses d'un acteur célèbre dépossédé par son sosie, celles d'une vieille femme malade qui a décidé d'opter pour l'euthanasie en Suisse. Et celles d'au moins deux écrivains. Les nouvelles sont brillantes, leur amalgame n'ajoute rien. ■

Jean Soublin

Traduit de l'allemand par Juliette Aubert, Actes Sud, 176 p., 18 €.

Une gâchette littéraire

Grand lecteur, solitaire, un homme bascule dans la folie meurtrière après la mort de son chien. Un récit haletant de Gerard Donovan

Comme son héros, Julius Winsome, Gerard Donovan vit seul avec son chien, « non dans le Maine, que j'ai donné pour cadre à mon roman, précise-t-il, mais dans un coin assez désert de Long Island ». Cet Irlandais d'une quarantaine d'années, qui, même à Paris, ne déroge pas à son jogging quotidien, se dit « lassé des Etats-Unis, de l'esprit de ce pays, du politiquement correct excessif » et veut revenir vers l'Europe, « peut-être en France »,

Julius Winsome de Gerard Donovan

Traduit de l'anglais (Irlande) par Georges-Michel Sarotte, Seuil, 250 p., 19,50 €.

où on vient de le traduire pour la première fois.

« L'histoire de Julius Winsome se passe entre un 30 octobre et un 5 novembre, et j'ai essayé de l'écrire en temps réel, après avoir longtemps réfléchi au sujet. Tout est parti d'un incident arrivé à mon voisin. On a tiré sur son gros chien, qui a été gravement blessé. Je me suis demandé comment j'aurais réagi si on avait tiré sur mon chien. Je suis arrivé à la conclusion que je n'aurais probablement rien fait. Et j'ai créé un personnage qui réagit autrement. »

Julius Winsome est un quinquagénaire pacifique qui vit seul dans un chalet du Maine du Nord, là où « novembre arrive porté par un vent cinglant qui souffle du Canada (...). Le lieu est solitaire, non seulement en automne et en hiver, mais d'un bout de l'année à l'autre. Le temps est gris et rude, les espaces sont vastes et désolés, et le vent du nord balaie tout sans pitié, vous arrachant même parfois certaines syllabes de la bouche ». Les hommes là-bas sont rudes aussi, virils, chasseurs. Winsome, lui, ne chasse pas, il n'a qu'un vieux fusil Lee-Enfield ayant appartenu à son grand-père britannique pendant la première guerre mondiale.

Son père lui a appris à tirer, mais lui a surtout légué sa bibliothèque, ses 3 282 livres. Une femme, Claire, est entrée par hasard, comme par effraction, pour quelque temps dans sa vie. Elle a perturbé sa solitude de plus qu'elle ne l'a égayée. Elle l'a emmené un jour chercher un chien, qu'il a baptisé Hobbes. Puis



ULRICH LEBEUF/MYOP

elle est partie. Un matin Julius trouve Hobbes « allongé parmi les fleurs, en sang ». On lui a tiré dessus. Il respire encore, mais le vétérinaire ne parviendra pas à le sauver. Rentré chez lui, Julius fait l'expérience de ce « moment terrible où l'on saisit le sens de l'expression "disparu à jamais". Elle signifie que plus personne ne vous regarde vivre, ne voit ce que vous faites ».

Grand lecteur, mais n'écrivant jamais, Julius prend pourtant la peine de fabriquer une affiche qu'il appose sur le mur du supermarché où il va faire ses courses : « Chien abattu d'un coup de fusil. Le 30 octobre entre les lacs Wallagrass et le mont McLean. Récompense pour tout renseignement. » En dessous figure l'adresse du bureau de poste où Julius va chercher son courrier chaque semaine, parfois moins. Quand il ressort du supermarché,

quelqu'un a écrit sur l'affiche : « Bye-bye le chien », puis : « Et alors ? Un chien de moins. Oublie-le », le tout suivi de points d'exclamation. Julius se souvient que son père détestait ce signe de ponctuation, « béquille pour soutenir un mot faiblard ». Il détache son affiche et repart.

Cette cruauté ne l'étonne pas. Mais rentré chez lui, il voudrait lire et n'y parvient pas. Alors, avec son unique fusil, arme de guerre qui a une grande rapidité de recharge, il part dans la forêt et tue les premiers chasseurs qu'il rencontre. Ils ne seront pas les seules victimes de sa vengeance calme et froide. Et la grande réussite de Gerard Donovan, dans un style poétique, est de mettre le lecteur totalement du côté de Julius, de lui faire partager sa déambulation dans cette région dont il décrit si bien la beau-

té et l'apreté. Comme lui, le lecteur a des doutes sur la personne de Claire, sur son petit ami policier. Et comprend l'indifférence de Julius devant ceux qu'il a probablement « injustement occis », comme son amour pour Shakespeare – dont il emploie le langage en parlant à ses victimes mourantes, qui ne le comprennent pas.

« Je voulais éprouver de la compassion, mais la compassion me filait entre les doigts », dit Julius Winsome. « Soudain, pour Julius, le langage des armes a pris le pas sur celui des livres, explique Gerard Donovan. Mais pour comprendre ce qui s'est passé au moment du premier meurtre, que je signale au milieu d'une phrase, comme en passant, il faut que le lecteur revienne en arrière, s'interroge, s'arrête. C'est ce qu'il faut faire pour apprécier vraiment un livre ». ■

Josyane Savigneau

Le rêve androgyne de Magda Szabó

La romancière hongroise disparue livre une poétique réécriture de « L'Enéide »

L'étrange projet que Magda Szabó caressa une vie durant et mit à exécution dans sa maturité ressemble beaucoup à ceux de Marguerite Yourcenar, avec son Hadrien, et de Virginia Woolf avec son Orlando. La romancière hongroise, révélée en France grâce à *La Porte* (prix Femina étranger 2003) et disparue il y a deux ans, à 90 ans, juste après avoir obtenu

L'Instant ou La Créuside

(A Pillanat)

et Le Vieux Puits (Ókút)

de Magda Szabó

Traduits du hongrois par Chantal Philippe, éd. Viviane Hamy, 360 p., 22,50 € et 264 p., 21,50 €.

nu le Prix européen des Cévennes pour *Rue Kathalin*, s'identifie en effet à un personnage de l'Antiquité et construit un nouveau mythe androgyne : elle imagine que ce n'est pas Enée qui a fondé Rome, mais Créüse, sa femme, travestie en homme. Elle procède donc à une reconstitution transfigurée de

L'Enéide. Sa connaissance profonde de l'histoire antique, son empathie pour le monde des dieux, sa réinterprétation moderne et insolente de l'imaginaire occidental lui permettent d'écrire un long poème lyrique, érudit mais fluide.

La lecture de *Le Vieux puits*, qui paraît en même temps, renseignera le lecteur sur le monde intérieur de l'écrivain, à partir de ses souvenirs d'enfance, qui sont plutôt un hommage à sa famille : sa mère et son père étaient, en effet, des écrivains potentiels et frustrés, dont les œuvres n'ont pas été publiées, mais qui ont communiqué à leur fille une grande capacité de fabulation. Elevée sous le stalinisme, habituée à contraindre longtemps sa liberté de penser, Magda Szabó est un écrivain concentré, incisif, insolent.

Dans ses Mémoires, elle analyse avec subtilité cette fonction fabulatrice : « Je lisais énormément, un peu de tout, et un jour je m'aperçus que j'étais amoureuse d'un héros de mes lectures. Je n'avais plus à chercher quel était ce sentiment. J'étais toujours aussi incapable d'exprimer ce

que c'était, mais à présent je le vivais. Je me sentais liée à tel ou tel personnage de la littérature, fébrilement, avec jalousie, en tremblant et en haïssant celle que le héros épousait à ma place dans le roman ou la pièce de théâtre. »

La lecture n'est pas un apprentissage intellectuel, mais une école d'introspection où la vie est expérimentée avant d'être vécue. Cette conviction orientera le futur écrivain dans son travail, en l'incitant à rivaliser, par l'écrit, avec la vie. Et c'est le paradoxe de son style précis, de sa narration concise et nette et de son lyrisme aux vastes dimensions, qui étonne dans sa « Créuside », épopée de forme contemporaine, qui rappelle également un autre livre singulier de femme, *l'Artemisia* de la romancière italienne Anna Banti.

Dans *L'Instant*, Magda Szabó s'interroge sur une incohérence de *L'Enéide*, qui est le mariage d'Enée, veuf de Créüse. Selon elle, c'est lui qui est mort et c'est elle qui, armée de la cuirasse de son mari tué lors de la prise de Troie, se substitue à lui et part sur les mers. Le ton qu'elle adopte pour son *Enéide*

de travestie est tour à tour prosaïque et direct, avec quelques modernismes volontaires (comme du reste y recourait Yourcenar dans *Les Mémoires d'Hadrien*, qui n'a rien d'un pastiche de littérature antique), et profondément inspiré et visionnaire (avec quelques fantaisies lexicales issues d'une langue phrygienne imaginaire). Le style est admirablement rendu par sa traductrice, Chantal Philippe.

Ce livre singulier, dans sa préface explicative, Magda Szabó le charge d'une fonction consolatrice. Le monde s'est dépeuplé dans sa vieillesse : sa solitude autorise alors l'écrivain à entrer sans réserve dans un univers de mots. « Lorsque tous ceux qui m'étaient chers eurent disparu, lorsque je compris que je devrais vivre jusqu'à la fin de mes jours dans un total désespoir, j'entrepris d'édifier l'histoire qui depuis des décennies occupait ma conscience aussi bien que mon inconscient. »

Il s'agit, bien entendu, d'un livre aussi politique que mythologique. Magda Szabó, à travers l'histoire d'Enée devenu femme, raconte un

destin qui brasse non seulement des rapports individuels, mais aussi des guerres et des quêtes de pouvoir. Il y a, dans ces pages, une réflexion sur l'*Ananké* grecque, chère à Hugo. « Il faut aussi, dit Créüse-Enée, une divinité pour les mal-aimés, pour ceux qui dès leur naissance vivent une vie d'inutiles. » Ces « inutilités », précisément, figurent dans cette épopée, comme dans les autres romans de Magda Szabó.

Un des moments forts du livre est constitué par la rencontre de Lavinia à laquelle, quoique femme, Enée va devoir s'unir et se dérobe. Comprise sans l'être par celle à laquelle la conduit son destin, Créüse lui donne des leçons de pouvoir et de ruse, avant de disparaître et retourner à Troie. Quant à l'épisode carthaginois et à l'amour de Didon, ils ne seront évoqués que comme une réminiscence. Le livre IV de *L'Enéide*, qui connut une extraordinaire fortune dans l'imaginaire européen, apparaît dans les brumes d'un regret et n'en gagne pas moins de force. ■

René de Ceccatty

en marge

Sebald, le météore

Avec *Vertiges*, publié en 1990, Sebald a acquis une réputation internationale. Avec deux livres, il alimentait déjà les colloques et les études. A trois, on a commencé à parler de lui pour le prix Nobel de littérature. Après son quatrième, *Austerlitz* (Actes Sud), il a disparu – tué dans un accident de voiture, au mois de décembre 2001, près de Norwich, en Angleterre, où il habitait. Il avait 57 ans. Depuis, on ne cesse de penser avec regret à ce qu'il aurait encore pu écrire pour continuer à nous enchanter. A mi-chemin entre la fiction et l'autobiographie, Sebald n'a certes pas inventé un genre nouveau mais il l'a porté à un tel point d'excellence et de singularité qu'il nous permet presque de le croire. Ses livres dégagent une atmosphère qui oscille entre la mélancolie sereine et la méditation tragique, résistance contre les violences faites à la raison et à la sensibilité.

Avec *Campo Santo*, qui veut dire cimetière en italien, la joie se mêle vite de déception, car ce n'est pas véritablement un ouvrage de Sebald : plutôt un montage de quatre fragments qui devaient constituer l'ébauche d'un livre sur la Corse. A peine cinquante pages complétées par une série d'essais et d'articles qui nous révèlent le Sebald universitaire et chercheur, attentif à l'histoire de son pays (qu'il avait définitivement quitté en 1970) et à la littérature des autres, de Nabokov à Chatwin. Le premier texte relate une excursion à Ajaccio, où se mêlent les évocations de Napoléon et de Flaubert. Le deuxième récit, le plus ample, et qui donne son titre à l'ouvrage, part d'une réflexion sur le cimetière de Piana et suggère que, pour Sebald, la frontière entre morts et vivants n'est jamais étanche. Les deux derniers textes, beaucoup plus minces, nous emmènent dans la forêt de Bavella et dans la cour d'une ancienne école. Bien sûr, nous avons droit à tout ce qu'a écrit Sebald, mais la frustration est proportionnelle au plaisir de la lecture. Ces quatre textes, justement et pudiquement appelés « Petites proses » par l'éditeur gardent, leur secret : on ne saura jamais ce qu'aurait été l'œuvre aboutie qui donnera certainement lieu, malgré tout, à des colloques, des glosses et des journées d'études – bavardage qui ne couvrira pas la tristesse et le silence de la perte. Le gros du livre est constitué par la partie nommée « Essais », qui rassemble des réflexions de Sebald sur la littérature. On y retrouve l'immense intelligence du cœur et de l'esprit de cet auteur mais pas le charme de sa « prose narrative », pour reprendre une de ses expressions, évoquée dans *L'Archéologue de la mémoire*, livre qui rassemble des interviews et trois essais.

L'auteur de ce recueil, la romancière et traductrice américaine Lynne Sharon Schwartz, parle très bien dans sa préface de ce sentiment de trahison provoqué par la mort prématurée de Sebald, « chasseur de fantômes ». Ne prenons pas son rôle. ■

Pierre Deshusses

Campo Santo, de W. G. Sebald.

Traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau et Sibylle Muller, Actes Sud, 266 p., 21 €.

L'Archéologue de la mémoire.

Conversations avec W. G. Sebald,

de Lynne Sharon Schwartz.

Traduit de l'anglais par Delphine Chartier et Patrick Charbonneau, Actes Sud, 188 p., 20 €.

Sociologue « globale »

Suite de la première page

On imagine Saskia Sassen en intellectuelle « globale » et désincarnée, courant de jury en conférence autour de la planète : elle est en France, ces jours-ci, pour être consultée sur le « Grand Paris », comme elle était à Séoul hier et sera à Berlin demain. Elle habite un monde démultiplié, mais celui-ci est tissé du fil ininterrompu de son débat d'idées. Les honneurs ne sont pour elle que des sujets de conversation parmi d'autres. Plus drôles, peut-être, que les autres, tant le rire est chez elle une seconde nature. Lui arrive-t-il de s'ennuyer en avion ?, suggère-t-on pour entamer la conversation. « C'est un espace merveilleux, répond-elle avec malice. Les longs voyages permettent de trouver un espace pour penser. C'est un désert, et j'aime ça. Dans l'avion, on peut se séparer de son milieu, se désarticuler. »

Pour ce qui est de son milieu d'origine, on connaît le cosmopolitisme éclairé de parents hollandais expatriés en Amérique du Sud puis à Rome, et aussi les cinq langues parlées à la maison –

« sept, précise-t-elle, en comptant le latin et le grec ».

Mais c'est une autre expérience qui refait surface quand Sassen évoque sa formation : la contestation familiale de l'Eglise catholique. « Un jour, mon grand-père est venu nous rendre visite à Buenos Aires, raconte-t-elle. Il était très catholique. Pour la première fois, nous avons dû aller à l'Eglise ! Mon père, lui, s'est contenté d'installer un crucifix sur la porte d'entrée, et il nous a donné des petits livres qui ressemblaient à des bibles, en fait des romans pleins d'histoires de meurtres... » Les premiers rapports de Saskia Sassen avec une institution globale furent donc marqués par l'ironie et la résistance passive.

L'expérience de la misère des quartiers pauvres de Buenos Aires a sans doute renforcé cette disposition à la résistance, et nourri encore sa vocation de sociologue. « Le canon, en sociologie, est assez flexible, dit-elle. Cette discipline nous offre des instruments pour expliquer le pouvoir ou pour le justifier, mais aussi pour le contester. » Dans son cas, ce sera la lutte, par le meilleur moyen dont elle dispose : ce savoir



Saskia Sassen. SARAH LEE/THE GUARDIAN

qu'elle affûtait partout, au contact de ceux qui lui offraient la plus grande résistance à l'air du temps. Comme à Poitiers, où elle choisit d'aller suivre, dans les années 1970, les cours de Jacques d'Hondt pour comprendre Marx avec les concepts hégéliens. Ces mêmes concepts que

conspuaient, du haut de l'amphithéâtre, des étudiants massivement convertis à la « rupture épistémologique » althusserienne.

Afin de mener à bien ce combat, Saskia Sassen s'astreint à une « discipline » : « Pour moi, l'analyse radicale, c'est décrire, montrer, théoriser

le système producteur des injustices, confie-t-elle. C'est trop facile d'être horrifié. » De là sans doute un style volontairement sans emphase ni fioritures, et une grande aptitude à nuancer ses propres arguments.

De là aussi ce malentendu qui fit d'elle, un temps, une théoricienne du néolibéralisme. N'avait-elle pas minutieusement observé, au tout début des années 1990, les échanges financiers dont la « ville globale » est le centre, ainsi que l'activité des cadres internationaux qui en sont la chair ? Après avoir travaillé sur les migrations de travailleurs pauvres, ne délaissait-elle pas la « mondialisation par le bas » pour s'intéresser à celle qui, « par le haut », commençait à être la cible de tant de mouvements de contestation ?

C'était négliger qu'à ses yeux les deux notions n'ont aucun sens : dans le processus de globalisation, le haut et le bas se confondent ; ils sont en interaction permanente. Les migrants illégaux mettent chaque jour davantage en relief l'incapacité des Etats à s'imposer comme des acteurs souverains d'une politique territoriale. Et les travailleurs immigrés clandestins

sont, comme les traders, les premiers acteurs globaux de notre modernité.

« Je crois que je fais le type de travail que Marx apprécierait », confie presque en passant celle qui applique systématiquement cette lecture décloisonnée de la mondialisation, d'abord aux migrations humaines, puis aux entreprises multinationales et aux places financières, avant de la retourner maintenant contre l'Etat, sans doute à la recherche d'une plus nette traduction politique de son travail. « En fin de compte, remarque-t-elle, je prends conscience que je suis vraiment hollandaise, pas latino-américaine. Il a fallu beaucoup de ténacité et de systématisme aux Hollandais pour maintenir ce pays au-dessus du niveau de la mer ! Quant à moi, mon premier livre était un prototype que je n'ai ensuite jamais cessé de reproduire. »

« Il faut continuer de creuser ! »

Dans cette entreprise intellectuelle, si l'on y songe, c'est aussi une étrange division du travail qui s'est organisée avec celui qui partage sa vie depuis vingt ans, le sociologue américain Richard Sennett. A elle l'économie politique de la globalisation, ses flux internationaux, son « système » ; à lui les conséquences culturelles et psychologiques du processus, la perte de la civilité et du caractère qui menacent ceux que le mouvement du capitalisme mondial emporte. Le versant « externe » et le versant « interne » d'un même processus, en somme, comme aurait pu dire Max Weber (1864-1920), le premier grand sociologue du capitalisme.

Bientôt, de retour dans un vol long courrier vers New York – sa ville préférée –, Saskia Sassen se remettra au travail, au livre en cours, à la conférence à venir. La lutte, toujours, pour continuer à donner une chance à ceux qui ne sont pas les vainqueurs de la globalisation. Pour eux, que le regard surplombant ignore, il faut encore affiner l'analyse. « Il y a des choses qui sont globales par nature, comme le FMI ou l'OMC, conclut-elle. Mais c'est tellement évident. La mondialisation est une catégorie transparente. L'Etat-nation aussi. Moi je creuse dans la pénombre de ces catégories dominantes. Ceux qui n'ont pas le pouvoir font aussi l'histoire, mais leur temporalité est plus longue. Il faut continuer de creuser ! »

Gilles Bastin

Pour une mondialisation des sciences sociales

La globalisation dont il est question dans ce livre est pareille à « un animal qui rôde avec une vigueur et une vitesse croissante ». Il faut donc de l'entraînement pour partir à la chasse d'une bête pareille, et de l'entraînement, Saskia Sassen en a plus qu'il n'est nécessaire. La méthode de la sociologue est simple : d'abord, choisir les individus et les structures sociales « heuristiques », c'est-à-dire ceux qui portent en eux une histoire plus ample en formation ; puis les suivre dans le grand « désassemblage » – de territoires et de droits – que nous appelons globalisation.

La ville fut longtemps le laboratoire principal – la « loupe », dit-elle – de ce processus. C'est dans

l'urbain que se trouvait en germe le paradoxe de la globalisation, son ironie et son espoir : à savoir, écrit-elle, « la possibilité que nous puissions voir un marché international-

La globalisation, une sociologie de Saskia Sassen

Traduit de l'anglais par Pierre Guglielmina, Gallimard, « NRF Essais », 348 p., 23 €.

sé du travail à bas salaire pour les travailleurs manuels ou qu'il y ait un environnement d'affaires internationalisé dans de nombreuses communautés d'immigrants ». Désormais, la ville n'est plus le seul laboratoire de ce processus. Dans ce livre, par exemple, les réseaux d'information

numérisée entrent en jeu, important aux Etats une « *lex informatica* » bien cruelle, qui rend chaque jour plus visible leur incapacité à contrôler les données bancaires comme les slogans des mouvements activistes.

C'est sans doute que l'Etat lui-même doit entrer, comme un acteur ordinaire, dans le tableau de la globalisation. Un acteur en voie de « *dénationalisation* », d'autant plus tenté de surinvestir le champ de la souveraineté territoriale, en Europe et aux Etats-Unis, qu'il a participé à émettre des pans entiers de son autorité formelle comme dans le domaine des droits sociaux.

Telle est la leçon majeure de ce livre touffu qui se propose « de dessiner une problématique conceptuelle

plutôt que de fournir les réponses » : les sciences sociales auront leur mot à dire dans la globalisation si elles sont capables de dépasser les cadres nationaux qui les ont vu croître jusqu'ici. S'il s'agit, en effet, de mettre à distance l'Etat (dénationalisé), de le comprendre comme acteur d'une mondialisation qu'il prétend combattre ou dont on attend parfois naïvement qu'il protège ses ressortissants, les sciences sociales doivent inventer de nouveaux concepts, de nouvelles données, de nouvelles méthodes. En somme, se globaliser elles aussi. ■

G. Bn

Signalons la parution à venir du dernier livre de Saskia Sassen, *Territory, Authority, Rights: From Medieval to Global Assemblages* aux éditions Démopolis.

Descente aux enfers pour « L'Apocalypse » de Mordillat et Prieur

L'historien Jean-Marie Salamito dénonce les partis pris et les erreurs d'une série télévisée à succès

On se souvient du choc que représenta la diffusion à une heure de grande écoute de la série *Corpus Christi*, de Gérard Mordillat et Jérôme Prieur. Les réalisateurs ont récidivé par deux fois, et la dernière série,

L'Apocalypse, a été diffusée peu avant Noël sur Arte. Sans nier les qualités d'un tel travail, Jean-Marie Salamito, spécialiste du christianisme antique, conteste avec vigueur sa pertinence. Car l'apparence scientifique du propos

masque un a priori idéologique qui, montre-t-il, se résume dans une affirmation plusieurs fois répétée : « *Jésus annonçait le royaume, et c'est l'Eglise qui est venue.* » Cette citation du grand historien Alfred Loisy (1857-1940) prouverait, selon les réalisateurs, que l'Eglise s'est montrée plus préoccupée d'asseoir son pouvoir que de précipiter la réalisation du message évangélique. Ainsi Mordillat et Prieur défendraient-ils une thèse résolument antichrétienne, celle de la trahison de Jésus par les siens.

L'ennui, souligne Salamito, est que la citation est utilisée à contresens par Mordillat et Prieur. Car Loisy affirme au contraire qu'entre le discours de Jésus et l'Eglise de notre temps, il n'y a pas de rupture, mais simplement le travail du temps, donc des adaptations aux nécessités du moment. Sans l'Eglise, la prédication du Galiléen aurait sombré dans l'oubli comme celles de tant d'autres prophètes de la même époque.

L'argumentaire de Mordillat et Prieur est ici soumis à une critique qui fait mouche. La méthode d'abord : a-t-on assez remarqué que la quarantaine de savants interrogés répondait à des questions que le spectateur ignore ? Seul lien entre ces monologues, une voix off qui conduit l'argumen-

tation. Une question fait-elle débat entre les spécialistes ? Aucune discussion entre savants ne vient l'éclairer. Salamito aurait pu ajouter que le fait de ne pas distinguer le discours des historiens et celui des théologiens ajoute à la confusion.

Le livre qui accompagne la série télévisée, *Jésus sans Jésus* (Seuil), n'est pas le texte intégral des interviews, mais une élaboration à prétention historique des seuls Mordillat et Prieur, bénéficiant indirectement de la caution apportée par les savants présents dans l'émission. Salamito insiste sur les partis pris, anachronismes et erreurs manifestes dont l'ouvrage abonde.

Deux exemples suffiront. La notion chrétienne du martyre s'intègre mal à la vision hostile à l'Eglise que développent Mordillat et Prieur. Ils entreprennent de la disqualifier en usant d'un vocabulaire péjoratif, allant jusqu'à établir un parallèle entre les martyrs chrétiens et ceux qu'un certain islam

politique nomme aussi martyrs : or même un examen superficiel montre que tout oppose la mort subie – quoique acceptée – des chrétiens et le suicide mortifère des militants islamistes. Mordillat et Prieur se trompent lourdement en considérant les récits de martyrs comme des témoignages sans valeur historique, alors que l'historien américain Glen Bowersock et d'autres ont prouvé qu'il s'agissait souvent des minutes mêmes du procès ou de textes rédigés à chaud. En faisant des martyrs chrétiens des « kamikazes » ou des « masochistes », les auteurs passent complètement à côté de la signification historique du phénomène.

Fausse route

De même, le monachisme s'intègre mal au schéma d'ensemble de Mordillat et Prieur. Ces derniers veulent voir un mouvement d'opposition à l'Eglise officielle, preuve supplémentaire que, dès l'origine ou presque, certains auraient pris conscience de sa trahison. Personne ne nie qu'il y ait eu parfois de sérieux conflits entre les moines et les évêques, mais réduire le monachisme à une protestation contre la « collaboration » entre l'Eglise et l'Empire, c'est évidemment faire fausse route.

En ce sens, le livre de Salamito se révèle doublement indispensable. D'abord parce qu'il sort le spectateur de l'état quasi hypnotique où le plongent les séries de Mordillat et Prieur. Ensuite parce qu'il n'est pas inutile de rappeler que l'histoire reste une science exigeante, qui obéit à des règles méthodologiques strictes dont nul ne peut s'affranchir. Certes, l'histoire n'appartient pas aux historiens, mais sans eux et leur expertise l'analyse risque de se réduire à l'expression d'une opinion sans fondement scientifique.

Dans ces pages rigoureuses et denses, Salamito exerce au mieux son double devoir d'universitaire, celui de chercheur et d'enseignant. ■

Maurice Sartre

Éditions de l'Orme

communiquent

Depuis plus de 20 ans, comme beaucoup d'autres petits éditeurs, viviers des grands auteurs de demain, nous nous sommes battus pour faire connaître les œuvres de ceux que nous estimions être de grands et vrais créateurs.

Depuis plus de 20 ans, nous nous sommes heurtés au silence et à l'indifférence absolus des bunkers médiatiques des monopoles apatrides de l'édition et de la diffusion des « produits » du marketing marchand.

« Il n'y a plus de littérature de création en France », titrait récemment la revue américaine Time Magazine.

C'est pourquoi, n'acceptant pas ces dérives, nous avons décidé de mettre en vente notre maison d'édition et son fonds.

FRANÇOIS DEBOUCHAUD ÉDITEUR

Fax : 05 24 84 18 79 - Email : media.litis@gmail.com

ÉCRIVAINS

Les Éditions Baudeaire publient de nouveaux auteurs

Pour vos envois de manuscrits : Service ML - 11 cours Vitton 69452 Lyon Cedex 06 Tél: 04 37 43 61 75 http://www.editions-baudeaire.com

aparté

Trois fois rien

LORSQU'ON OUVRE *L'Art du haïku*, les choses se passent de la manière suivante. On lit quelques textes de cette anthologie, et on croit d'abord avoir compris ce qu'est le haïku : un poème bref de la littérature japonaise, tiré au cordeau le long de la page, composé de trois unités métriques (classiquement 5, 7 puis 5 pieds), et destiné à capturer la beauté d'un instant, la lumière de la lune sur un bocal rempli de poulpes, l'ombre d'un arbre, presque rien. Puis on en écrit un à son tour, par curiosité : choisissez, à votre guise, un cerisier en hiver ou un Kleenex au printemps. Et on se rend compte que l'on n'avait rien compris. On jette le résultat à la poubelle ou, pour plus de sûreté, on l'avale. On relit alors l'ensemble du livre, la préface de Pascale Senk et l'introduction de Vincent Brochard, qui détaille de manière passionnante l'histoire de cette forme littéraire, en se focalisant sur trois figures tutélaires, Matsuo Bashô (1644-1694), Kobayashi Issa (1763-1827) et Masaoka Shiki (1867-1902). Curieuse forme, vraiment, que celle du haïku dont toute la philosophie se résume dans le plongeon d'une grenouille. Celle de Bashô, théoricien du « fûkyô » (folie poétique) qui, nous dit Vincent Brochard, révolutionna la poésie par ces trois vers :

Vieille mare
une grenouille plonge
bruit de l'eau

Refus de l'ornementation, dépouillement des appareils lyriques de la poésie japonaise classique, nudité absolue du réel, « retour vers le bas », l'ordinaire, le dérisoire : tout l'art du haïku est là. Rien de plus difficile que cette simplicité totale. La comparaison est classique : on doit écrire un haïku comme le maître zen tire à l'arc, lorsque le vide s'est emparé de l'esprit. Le geste s'accomplit alors de lui-même : le poème vous trouve et s'écrit, trace laissée par l'indicible à la surface du langage. Avec la même tension aussi que la corde de l'arc. Tension bien sûr entre l'instant que le poème détache sur la trame du quotidien, et l'éternité pour laquelle il le fixe ; mais aussi entre la solennité et l'humour : le haïku sait être à la fois une célébration des splendeurs infimes de l'instant et un rire grinçant face à l'absurdité d'exister ; il est capable de chanter, dans un même souffle, la pureté virgine d'une fleur et sa forte odeur d'urine : *Un effluve de pisse/ils exhalent aussi/les chrysanthèmes*.

Poésie de vagabonds, car il faut errer pour saisir la mobilité nuageuse des choses et leur impermanence (Kerouac a écrit quelques haïkus splendides), pour se décentrer de soi-même et, conformément à l'intuition bouddhiste, anéantir le soi. Il s'agit de n'être plus qu'une pure sensation où s'abolit toute distinction entre celui qui ressent et la chose qui l'affecte, pour que le poème – dont le battement rythmé se synchronise à celui des pas – devienne, comme le dit joliment Vincent Brochard, « une pulsation [qui] s'accorde au phrasé des éléments ». ■

Stéphane Legrand

Bashô, Issa, Shiki. *L'art du haïku : pour une philosophie de l'instant*, textes présentés par Pascale Senk et Vincent Brochard, Belfond, « L'esprit d'ouverture », 235 p., 18 €.

Klaus Mann l'intransigeant

Un recueil de textes politiques, chroniques d'un exil de combat contre le nazisme

Septembre 1930. Cent sept députés nazis sont élus au Reichstag. Ils n'étaient que douze au cours de la législature précédente. Cette percée, aussi spectaculaire qu'inattendue, trouble la plupart des observateurs. Même les plus lucides s'égarèrent. A l'instar d'un Stefan Zweig qui, dans un article publié au lendemain des élections, analyse le succès des nazis comme « une révolte de la jeunesse, une révolte peut-être pas très habile, mais finalement tout à fait à encourager contre la lenteur et l'indécision de la "haute" politique ».

Une « révolte de la jeunesse (...) à encourager » ? Un homme, au moins, n'est pas de cet avis. Il s'appelle Klaus Mann, vient de fêter ses 24 ans, et n'hésite pas à faire part de son désaccord au grand écrivain autrichien : « *Il y a une prétention à tout comprendre, une sorte de complaisance à l'égard de la jeunesse qui va trop loin. Tout ce que fait la jeunesse ne nous montre pas la voie de l'avenir. La plupart des gens de mon âge (...) ont fait, avec l'enthousiasme qui devrait être réservé au progrès, le choix de la régression. C'est une chose que nous ne pouvons sous aucun prétexte approuver. (...) La psychologie permet de tout comprendre, même les coups de matraque. Mais cette psychologie-là, je ne veux pas la pratiquer. Je ne veux pas comprendre ces gens-là, je les rejette.* »

Admirable de sagacité, cette lettre fait partie des soixante-sept textes de Klaus Mann, principalement des articles et des conférences, qui paraissent aujourd'hui sous le titre



Klaus Mann en 1926. THEA STERNHEIM

Contre la barbarie. Rédigés pour la plupart entre 1933 et 1945, jamais traduits en français à l'exception de quelques-uns, ils ne représentent certes qu'une petite partie des écrits politiques de Klaus Mann. Mais leur publication est doublement importante : d'abord parce qu'ils rappellent que le fils de Thomas Mann, en plus d'avoir été un excellent romancier et un mémorialiste de génie, fut aussi un essayiste brillant et prolifique ; ensuite parce qu'ils permettent de prendre la mesure des deux qualités qui ne lui

firent jamais défaut : un discernement étonnamment précoce et une intransigeance absolue.

Rien ne laissait présager, pourtant, que ce jeune dandy deviendrait, dès le début des années 1930, l'un des esprits les plus clairs et les plus lucides de la jeunesse allemande. Fêtard invétéré, toxicomane et dépressif (il se suicidera à Cannes en 1949), auteur à l'âge de 20 ans d'un premier roman dans lequel il révélait à demi-mot son homosexualité, Klaus Mann aurait pu, comme beaucoup d'enfants de sa

génération devenus adultes à la fin de la République de Weimar, sombrer dans la haine de la démocratie « bourgeoise » pour ensuite accepter servilement l'ordre hitlérien. Ou bien quitter l'Allemagne et continuer de mener à l'étranger une vie de bâton de chaise.

Or c'est une troisième option qu'il choisit : l'exil, certes, mais un exil de combat, tout entier consacré

Contre la barbarie (1925-1948)
de Klaus Mann

Traduit de l'allemand par Dominique Laure Miermont et Corinna Gepner, préface de Michel Crépeu, Phébus, 366 p., 23 €.

à la lutte contre ce qu'il appelait le « néonationalisme hystérique » du « baratinier à petite moustache ». Et c'est justement la chronique de cet exil – lui-même préférerait parler d'« exode » pour rendre compte d'un phénomène de masse, qui concerna près de 10 000 artistes et intellectuels allemands – que racontent les textes réunis dans ce volume : des Pays-Bas, où il dirigea de septembre 1933 à août 1935 la prestigieuse revue *Die Sammlung* (Le Rassemblement), à laquelle collaborèrent Gide, Einstein, Cocteau, Huxley, Brecht ou Trotsky, jusqu'aux Etats-Unis, où il vécut de 1936 à 1945, en passant par la France et la Suisse, où il séjourna auprès des membres de sa famille qui avaient également quitté l'Allemagne dès 1933.

Ceux qui ont lu *Mephisto* et *Le*

Volcan, les deux romans que Klaus Mann écrivit dans les années 1930, ou *Le Tourneur*, l'autobiographie qu'il rédigea aux Etats-Unis, retrouveront ici la plupart des thèmes développés dans ces trois livres magnifiques : son mépris total pour ceux qui « plient l'échine » – comme le poète Gottfried Benn, dont il n'eut de cesse de brocarder « l'avalissement » (1) – ; la solitude des émigrés, considérés comme des « lâches » par les opposants de l'intérieur et regardés avec méfiance dans leurs pays d'accueil ; ou encore la douloureuse question que se posèrent beaucoup d'antnazis non communistes : l'antifascisme justifie-t-il de faire cause commune avec le stalinisme, au risque de donner un blanc-seing à celui-ci ? Une question à laquelle Klaus Mann répondit là encore avec une remarquable honnêteté, en plaçant ardemment pour une alliance avec les communistes sans jamais renoncer à dénoncer leurs crimes. Ce qui fait de ce « socialiste humaniste » l'un des premiers représentants d'une pensée « antitotalitaire » que la gauche européenne, par « anti-anticommunisme », mit des décennies à faire sien. ■

Thomas Wieder

(1) La controverse entre Mann et Benn, qui prit ses distances avec le régime nazi dès l'été 1933, fait l'objet d'un dossier dans *La Revue des Deux Mondes* (mars 2009, 192 p., 13 €). Signalons aussi la réédition en poche d'A travers le vaste monde, récit plein d'humour du long voyage que firent Klaus Mann et sa sœur Erika en 1927-1928 (*Petite Bibliothèque Payot*, 206 p., 8,50 €).

Les usages du temps

Un bilan pluridisciplinaire de la notion d'« historicité »

Quelques mois après la chute du Mur, Berlin semblait toujours éventrée par une frontière qui n'existait plus. La ville restait écorchée par les marques du temps : cicatrices de la guerre et des années de déshérence, plaies encore ouvertes d'une révolution en cours, et saillies des chantiers qui laissaient imaginer un paysage urbain à venir. Pris dans ce feuilletage des temporalités, les Berlinoïses voyaient leur conception du temps se redéfinir.

De ses déambulations dans la capitale allemande, peu après novembre 1989, l'historien François Hartog dit ainsi avoir conçu et formalisé une notion nouvelle, celle de « régime d'historicité ».

Historicités

sous la direction de Christian Delacroix, François Dosse et Patrick Garcia

La Découverte, « Armillaire », 304 p., 24 €.

afin d'analyser comment chaque société se situe dans le temps et s'inscrit dans un rapport spécifique aux passés, présent et futur.

Le volume collectif *Historicités* revient sur ce cheminement intellectuel en proposant un bilan pluridisciplinaire et bienvenu d'une notion aujourd'hui fondamentale pour les sciences sociales. Il retrace ainsi une généalogie intellectuelle qui emprunte en particulier à Paul Ricoeur et à l'historien et philosophe allemand Reinhart Koselleck.

Ce dernier, à qui les auteurs d'*Historicités* rendent ainsi hommage, avait déjà forgé une réflexion fondamentale en la matière. « *C'est la tension entre*

l'expérience et l'attente, écrivait-il, qui suscite de façon chaque fois différente des solutions nouvelles et qui engendre par là le temps historique. »

Ainsi, pour comprendre les rapports au temps, invitait-il à mettre en perspective le « champ d'expérience » (la manière dont les hommes considèrent leur passé) avec les « horizons d'attente » (celle dont ils envisagent le futur à venir).

Manière d'être au monde

S'inspirant de ces analyses, les auteurs d'*Historicités* montrent à quel point les expériences du temps n'ont rien d'universel ni de naturel, mais relèvent au contraire de conceptions distinctes selon les époques et les espaces considérés.

Loin d'un nouvel emballage savant du vieil adage « autres temps, autres mœurs », le travail d'historicisation révèle combien la relation au temps détermine la manière d'être au monde et, plus généralement, les pratiques sociales dans leur ensemble.

Christian Delacroix, François Dosse et Patrick Garcia poursuivent ainsi une œuvre collective déjà riche (lire notamment *Les Courants historiques en France*, Armand Colin, 2005, rééd. « Folio histoire », 2007), par laquelle ils s'efforcent de penser les pratiques des historiens.

Cette tendance des sciences sociales contemporaines, en particulier en France, à produire, parallèlement à de nouveaux objets, une littérature qui en analyse les enjeux, oblige justement les chercheurs, et de façon salutaire, à s'interroger sur leur manière de travailler et à en explorer les impensés. ■

Claire Judde de Larivière

« Voilà que Jean-Luc Barré, en train de se situer parmi les meilleurs historiens de notre littérature et de notre société, nous offre le premier tome d'une *Biographie intime* de François Mauriac qui a des chances d'être à peu près définitive. »

Jean d'Ormesson, de l'Académie française, *Le Figaro*

« Une biographe magistrale. Une enquête fouillée, nourrie de sources inédites. »

François Dufay, *L'Express*

« Un modèle de biographie à la française, qui raconte une vie, analyse une oeuvre, fait revivre un homme d'une formidable complexité – le tout avec style et élégance. »

Jean-Claude Perrier, *Livres Hebdo*

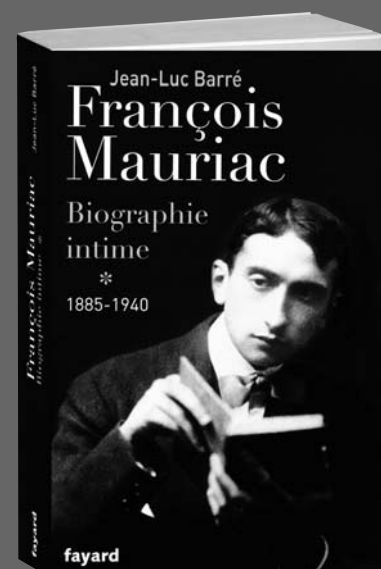
« Un travail minutieux et magistral. »

Bernard Pivot, *Le Journal du Dimanche*

« Remarquable ! »

Jacques Nerson, *Le Nouvel Observateur*

Jean-Luc Barré



fayard
www.editions-fayard.fr

Belinda Cannone

« On entend trop »

La romancière, impressionnée par la rumeur du monde, fait de ses héros d'« Entre les bruits » des décrypteurs de sons. Pour mieux s'affranchir des parasites

Belinda Cannone fait partie de ces gens (pas si nombreux) sur qui le monde produit un effet terrible. C'est ainsi : le journal télévisé, chaque soir, lui ferait presque venir des « *sanglots* » – trop de choses contradictoires, trop de violence. Comme si tous les échos de la planète lui arrivaient amplifiés cent fois,

ce, elle s'en souvient, l'avait bouleversée. « *Chez moi, on ne lisait pas de journaux, raconte-t-elle. Un jour, un de mes oncles, que je n'aimais pas, en a apporté un. Dans la colonne des faits divers, il y avait cette information : une bande d'enfants avait trouvé une portée de chats dans une cave et s'était amusée à les massacrer.* » Elle s'arrête. Toute l'intensité de sa personne semble concentrée dans ses yeux, qu'elle a sombres. Le genre de regard qui ramasse la mise : après coup, vous ne vous souvenez pas de la manière dont elle était habillée, ou coiffée – seulement de ça. « *Ce jour-là, je me suis dit : voilà ce que font mes semblables.* »

L'épisode, qui se retrouve indirectement dans *Entre les bruits*, où les chatons sont remplacés par des renardeaux, représente une sorte de « *noyau brûlant* » pour Belinda Cannone. C'est à partir de là que s'est constituée sa façon de voir le monde. Et de l'entendre. Exactement comme Jeanne, la fillette dont elle a fait l'un de ses personnages principaux, dans *Entre les bruits*, et qui pourrait être un double de l'enfant bouleversée d'autrefois.

Car Jeanne entend tout, c'est-à-dire vraiment tout. Atteinte d'hyperacousie, autrement dit d'une forme d'audition complètement démesurée, elle prétend même, en poussant un peu, pouvoir entendre « *pousser les ronces* ». Et métaphorise, du coup, cette curieuse position qui est la nôtre : « *On entend trop*, affirme Belinda Cannone. *Nous sommes*

dans un moment de l'histoire du monde où on est assaillis d'information, avec les difficultés que cela engendre. »

Pour démêler tous ces sons enchevêtrés (pour « *débruiter* », en somme, comme le fait Jodel, l'« *ingénieur de physique du son* » qui est l'autre personnage central d'*Entre les bruits*), Belinda Cannone dispose de « *deux voix* ». Celle du roman, « *la plus importante* » (par exemple, *Lent delta*, chez Verticales en 1998, et *L'Homme qui jeûne*, à L'Olivier en 2006) et celle de l'essai, qui lui a fait concevoir des textes très écrits sur *Le Sentiment d'imposture* (Calmann-Lévy, 2005, et Folio n° 515) ou sur la bêtise (*La bêtise s'améliore*, Stock, 2007). Sans compter une troisième manière, qui l'a menée vers la critique et l'esthétique, avec notamment des



LIVIA SAAVEDRA POUR « LE MONDE »

livres consacrés à la musique au XVIII^e siècle (notamment *La Réception des opéras de Mozart*, chez Klincksieck, en 1991).

L'autre façon de « *débruiter* », consiste à s'immerger dans la nature, où Belinda Cannone se sent « *faire partie du monde* » encore mieux qu'ailleurs. Dans la maison du Cotentin, où elle écrit avec une très grande régularité

(« *J'aime, dit-elle, les choses qui se font dans la durée* »), elle éprouve « *un sentiment de plénitude existentielle et de nostalgie, à cause de cette impression très poignante qu'on est en train de perdre la nature* ». Est-ce pour cela que les descriptions de forêts, de sous-bois, de plantes sont si belles dans *Entre les bruits*? Le « *petit cri rond* » d'un moineau, la palpita-

tion de la nuit, « *fraîche et transparente* », le « *babillonnage merveilleux d'un merle* »? Tous ces sons, ceux de la nature et ceux des voix développées dans le roman, permettent d'échapper aux bruits parasites du monde. Belinda Cannone a su les isoler avec un certain bonheur d'écriture et une forme très assurée de joie. ■

Raphaëlle Rérolo



Une façon de « *débruiter* »,

consiste à s'immerger

dans la nature, où l'auteur

se sent « *faire partie du monde* »

encore mieux qu'ailleurs



dans un gigantesque fatras de sons et d'images. Rien à faire. Ou plutôt, si : transformer en livres cette hyperacuité qui la pousse à capter trop nettement les émotions, les tensions, les désirs, les chagrins environnants. *Entre les bruits*, son dernier roman, est une manière d'incarner, dans des personnages de fiction, cette forme de présence très particulière.

La première « *nouvelle du monde* » dont elle ait eu connais-

Franchir le mur des sons pour atteindre le « Grand Silence »

La « *rumeur du monde* » est une chose bien encombrante : un monstrueux échec de signaux qui nous parvient tous en même temps, sans que nous soyons forcément capables de les identifier, puis de les organiser. C'est autour de cette idée que se développe le beau roman de Belinda Cannone, dont les personnages sont doués d'un don particulier d'audition. A travers eux, Belinda Cannone explore à la fois notre rapport au son, à l'environnement, mais aussi au monde en général.

Jodel, l'ingénieur du son, et

Jeanne, la fillette « *sur-entendante* », sont deux grands « *écouteurs* ». Lui par profession, qui met ses compétences au service de la police dans des enquêtes criminelles, elle par nature.

Ayant fait connaissance de Jeanne par hasard (il y a beaucoup de coïncidences, vraies ou fausses, dans ce texte qui s'apparente à une fable, à la fois par sa structure et par son climat), Jodel entreprend de lui apprendre à identifier les bruits qu'elle entend. A dissequer tous ces sons « *intéressants mais si nombreux* » : « *Des claquements, des clappements, des crisse-*

ments, des froissements, des glissements » – de quoi vous épuiser.

Comment peut-on définir des sons? Par quels mots? Au-delà des problèmes de vocabulaire, la question s'étend à notre situation dans l'univers. Car Belinda Cannone ne se contente pas de l'aspect poétique des rencontres entre Jeanne et Jodel.

La construction du roman, qui fait alterner ces épisodes avec l'écoute des bandes fournies par la police, inclut aussi des visites dans un lieu étrange, baptisé « *zone de chute* ». Là se retrouvent des individus plus ou moins mar-

ginaux, plus ou moins inquiétants, tous venus des endroits les plus éloignés. « *A la périphérie du monde* », peut-être, mais en plein centre aussi, puisqu'ils viennent de partout. Et portent à l'échelle géopolitique (il est beaucoup question de mondialisation), la « *rumeur* » que l'on perçoit du monde : d'où on l'entend et de quelle façon, mais aussi comment l'on peut s'en défaire, pour atteindre ce merveilleux « *Grand Silence* » promis à Jeanne par Jodel. ■

R. R.

Entre les bruits, de Belinda Cannone, éd. de L'Olivier, 270 p., 20 €.

C'est la crise : les restaurants ferment, les librairies ouvrent

lettre de Madrid

Début mars, la clientèle a trouvé porte close. Le restaurant madrilène Nicolas est fermé. Définitivement. La crise a eu raison de cet établissement qui fut un haut lieu littéraire de la capitale espagnole. Les livres d'or, accumulés depuis un quart de siècle par son propriétaire, racontent ses riches heures, quand les Prix Nobel de littérature Dario Fo, Gabriel Garcia Marquez ou Orhan Pamuk fréquentaient cette table, dont Mario Vargas Llosa était aussi un habitué.

C'est en 1984 que le poète et écrivain espagnol Juan Antonio Mendez a ouvert son restaurant, d'abord dans un minuscule local du centre-ville, puis calle de Villalar, à deux pas de la Puerta de Alcalá. Il abandonnait une activité d'éditeur pour se mettre aux fourneaux. Tout en régaland plusieurs générations d'intellectuels et d'artistes, il traduisait des auteurs français et italiens, dont Pier Paolo Pasolini.

Etrangement, la récession qui étrangle le commerce de bouche ne semble pas affecter les nourritu-

res intellectuelles. En Espagne, pour un restaurant fermé, combien de librairies ouvertes? Ainsi de l'inauguration récente par le ministre espagnol de la culture, Cesar Antonio Molina, d'une librairie de 1 500 m² à Barcelone, dans un quartier du centre qui en comptait déjà une douzaine. Pour les uns, l'ouverture de la librairie portugaise Bertrand marque seulement un acte de guerre du groupe allemand Bertelsmann, propriétaire depuis peu de l'enseigne lisboète, sur le terrain du géant catalan Planeta, dont la Casa del Llibre offre 1 200 m² à deux pas. Mais pour la plupart des professionnels, cet investissement témoigne de la bonne santé générale du livre en Espagne.

Le nombre des titres publiés en 2008 (75 933) a augmenté de 19,8 % par rapport à l'année précédente. Au total, 255,5 millions d'exemplaires ont été édités. Même si les tirages ont diminué d'environ 5 % (3 000 exemplaires en moyenne), tous les éditeurs se félicitent de voir le livre résister à la crise « *parce que c'est un loisir*

bon marché ». Selon une étude récente de la Fédération des éditeurs (FGEE), les Espagnols lisent de plus en plus : la proportion de ceux qui le font « *fréquemment* », c'est-à-dire au moins deux fois par semaine, est passée de 36 % à 41 % depuis 2000.

Un rapport du ministère de la culture indique que le nombre des personnes inscrites dans les bibliothèques publiques a augmenté de 53 % entre 2001 et 2005. On est passé de 1,49 visite par habitant et par an à 1,98 ; et les prêts de 31,7 à 49,7 millions. Ces données spectaculaires sont toutefois à relativiser, puisque la fréquentation moyenne des bibliothèques en Europe est de 4,9 visites. Par son retard, l'Espagne reste un marché potentiel de première importance : « *Les pays du centre et du nord de l'Europe ont réussi l'alphabetisation complète de leur population jusqu'à 16 ans au milieu des années 1950, l'Espagne depuis quatre ans seulement* », rappelait récemment Antonio Maria Avila, directeur de la FGEE.

Le secteur de la littérature enfantine et jeunesse connaît des hausses de ventes à deux chiffres d'une année sur l'autre (+ 15,5 % en 2008). Les Espagnols de 13 ans lisent en moyenne huit livres par an, d'après les statistiques de la FGEE. Mais à 25 ans, pas plus de quatre. Le passage à vide est enco-

re plus net entre 15 et 20 ans. Pour l'écrivain Rafael Chirbes, qui participe régulièrement à des ateliers de lecture dans les lycées, la raison est sociale : « *Pour les enfants, les livres sont un monde de fantaisie, mais quand ils arrivent à l'adolescence, ils se trouvent confrontés à la réalité de leur environnement. Alors, ils se demandent pourquoi lire ; pour devenir des chômeurs plus cultivés ?* »

Programmes scolaires en cause

D'autres mettent en cause les programmes scolaires. Se heurtant brutalement à l'austérité médiévale du Mester de Clerecia ou plus simplement à Don Quichotte peut être dissuasif, même pour de jeunes élèves portés sur la lecture, estime Carolina Otero, jeune écrivain et professeur dans le secondaire : « *Il faudrait faire le contraire, dit-elle. Commencer par le plus proche, le contemporain, pour aller ensuite en approfondissant.* »

La lecture et les longs moments de solitude qu'elle requiert ne seraient pas en phase avec le rythme de vie d'une jeunesse sollicitée en permanence par les moyens audiovisuels, le téléphone portable ou le MP3. C'est la thèse d'Antoine Compagnon, de passage en mars à l'Institut français de Madrid : « *L'ennui stimule la lecture*, a confié le professeur au Collège de France. *Nous nous souvenons tous des longs*

étés de notre adolescence quand nous lisions de grands romans. Aujourd'hui, il semble qu'il soit interdit de s'ennuyer. »

Une enquête du ministère de la culture sur les habitudes et les pratiques culturelles des Espagnols montre que trois jeunes sur quatre, entre 15 et 19 ans, lisent

essentiellement des ouvrages en relation avec leurs études. En revanche, entre 20 et 24 ans, près de deux sur trois (62,7 %) s'évadent du « *lire utile* » pour satisfaire des goûts plus personnels. C'est l'âge du retour à la lecture plaisir. ■

Jean-Jacques Bozonnet

Le grand retour de Louise Morvan !

ÉDITIONS Viviane Hamy